

ANNEXES

(Les articles ont sont extraits ces documents sont accessibles sur Internet)

CHAPITRE I : PLACE DES ANIMAUX DANS LES SOCIÉTÉS

TOTEMISME, ANIMISME, NATURALISME

Document 1 : Max Weber s'interroge sur la possibilité d'une sociologie des relations homme-animal

Je laisserai ici entièrement de côté la question de savoir dans quelle mesure le comportement des animaux nous est significativement compréhensible et inversement le nôtre aux animaux — dans les deux cas le sens en reste très incertain et la portée extrêmement problématique — et aussi dans quelle mesure il pourrait y avoir théoriquement de ce fait une sociologie des relations entre l'homme et les animaux (les animaux domestiques ou de chasse). (C'est que de nombreux animaux «comprennent» un ordre, une colère, l'amour, l'intention agressive et ils y réagissent manifestement non seulement d'une façon mécanique et instinctive, mais aussi avec plus ou moins de conscience significative et d'orientation selon l'expérience.) Le degré de notre capacité d'empathie dans le cas du comportement des «hommes de la nature» n'est en soi guère supérieur. Quant aux moyens *sûrs* pour déterminer le comportement subjectif de l'animal, ils font en partie défaut, en partie ils sont très insuffisants : tout le monde sait bien que les problèmes de la psychologie animale sont aussi intéressants qu'épineux. Personne n'ignore non plus qu'on rencontre les formes de sociation animale les plus diverses : «familles» monogamiques et polygamiques, troupeaux, bandes et enfin « États » comportant une division du travail. (Le degré de différenciation des fonctions dans ces formes de sociation animale n'est aucunement parallèle au degré de différenciation du développement des organes ou du développement morphologique des espèces animales en question. Il en est ainsi de la différenciation des fonctions chez les termites, dont les ouvrages sont en conséquence plus différenciés que ceux des fourmis et des abeilles.) Il est évident que dans ces cas l'étude purement fonctionnelle pour découvrir les fonctions déterminantes que remplissent les divers types d'individus («rois», «reines», «ouvrières», « soldats », «bourdons», «étalons de reproduction », «reines de rechange») afin d'assurer la conservation (le l'espèce, c'est-à-dire pour la nourriture, la défense, la propagation ou la reproduction des sociétés en question, constitue très souvent, du moins pour l'instant, le stade définitif, la recherche devant se contenter de cette constatation.

Pendant assez longtemps, les recherches qui dépassaient ces limites n'étaient que de pures et simples spéculations ou des études sur le degré de la contribution possible soit de l'hérédité, soit du milieu dans le développement de ces aptitudes «sociales». (Voir notamment à ce propos la controverse entre Weismann — dont la théorie de la «toute-puissance de la sélection naturelle» se fondait en grande partie sur des déductions totalement extra-empiriques —et Götte.) La recherche sérieuse est évidemment d'accord pour considérer cette limitation aux études fonctionnelles comme une *satisfaction* forcée et, espère-t-elle, purement provisoire. (Sur l'état actuel des recherches sur les termites par exemple, voir l'ouvrage d'Escherich, 1909.)

Il ne s'agit pas seulement de reconnaître l'« importance pour la conservation de l'espèce », assez facile à saisir, des fonctions de ces divers types différenciés, ni non plus d'admettre comme éclaircie la manière dont cette différenciation est explicable suivant que l'on n'accepte pas l'hérédité des caractères acquis ou, inversement, suivant qu'on l'accepte (auquel cas il faut préciser comment on interprète la théorie), mais nous voulons également savoir :

- 1° quel est le facteur qui *décide* de l'apparition de la différenciation dans l'individualité originelle primitivement neutre et indifférenciée ;
- 2° ce qui, *incite* l'individu différencié à se comporter (en moyenne) de la manière qui est utile effectivement aux intérêts de la conservation du groupe différencié.

Chaque fois que le travail a progressé en ce domaine, ce fut toujours par la voie expérimentale, grâce à des constatations (ou des suppositions) d'excitants chimiques ou de faits

physiologiques (processus de nutrition, castration parasitaire, etc.) observés sur des *individus singuliers*. Quant à l'espoir problématique d'une probabilité qu'un jour on expliquera par la voie expérimentale l'existence « psychologique » et l'orientation « significative », le spécialiste lui-même aurait de la peine à nous fournir actuellement des indications. L'image contrôlable de la psyché de ces individualités animales vivant en société, fondée sur une « compréhension » significative, apparaît elle-même comme un but idéal qui n'est sans doute réalisable que dans d'étroites limites. Quoi qu'il en soit, ce n'est certainement pas par ce moyen qu'on peut espérer arriver à une « compréhension » de l'activité sociale de l'homme, car on y procède plutôt inversement, puisque l'on travaille dans ce domaine et que l'on est obligé d'y travailler avec des analogies humaines.

(Max Weber : « *Economie et Société* » - 1919)

Document 2 : Récit mythique sur la relation ontologique de l'homme et de l'animal chez les Inuits.

Un fœtus perdit conscience dans le ventre de sa mère et un avortement s'en suivit. La mère voulut garder l'événement secret. Le fœtus tombé sur le sol fut avalé par les chiens. C'est ainsi qu'il vécut parmi les chiens après s'être transformé en chien. Sa vie fut difficile car, timide, il n'osait se battre pour obtenir la nourriture.

Puis il alla de métamorphose en métamorphose en prenant la forme de différents animaux. Il vécut parmi les phoques annelés et apprit que tous les chasseurs ne savent pas honorer les phoques capturés en leur offrant de l'eau douce pour éteindre leur soif. Pourtant les phoques aiment s'offrir aux humains et disent même qu'ils cherchent à venir à la maison. Il vécut un certain temps parmi les loups mais trouva leur vie épuisante, car les loups marchent sans s'arrêter et toujours à la recherche de nourriture. Il arriva chez les caribous. Ce fut une halte relativement heureuse. Les caribous mangent souvent et aiment prendre la vie du bon côté mais, comme les loups ; ils marchent beaucoup et sont terriblement craintifs. Il arriva alors chez les morses. Là aussi la vie était agréable. Non seulement les morses avaient beaucoup de nourriture mais ils n'avaient peur de personne. De plus, en guise de divertissement, ils passaient leur temps à s'embrasser.

Il alla ainsi d'animal en animal jusqu'au jour où il prit à nouveau la forme d'un phoque. Il se mit alors à penser qu'il voulait se transformer en être humain. Capturé par un chasseur, il profita de ce que son épouse dormait pour se glisser dans son utérus et devenir fœtus. D'abord personne ne remarqua sa présence mais on découvrit, un peu plus tard, que la femme était enceinte. Le fœtus se trouvait bien là où il était et décida d'y rester. Il montrait de temps en temps le bout de son nez comme pour regarder dehors mais sans plus. Vint le temps où il voulut vraiment sortir, car il ne lui restait presque rien à manger et surtout les murs de sa maison étaient en très mauvais état. Il se sentait si à l'étroit qu'il voulut sortir. Il fit un effort et apparut sous la forme d'un être humain. Vous pouvez deviner qu'à ce moment précis tout le monde s'agita autour de lui car il avait voulu sortir et y était parvenu. Après sa naissance, son père et sa mère respectèrent tous les rituels qu'ils devaient respecter. C'est ainsi qu'il put grandir et devenir un jeune homme du nom de Aumarjuaq, la grande braise.

(Michelle Therrien : « *Printemps Inuit - Naissance du Nunavut* » - Indigène Editions - 1999 - page 38-39)

Document 3 : mythe de l'accouplement de la femme et du chien

Dans les versions iroquoiennes des origines du monde Aataentsic, la femme première travaillait dans son champ alors qu'elle vit Ours noir que Chien poursuivit. Le premier tomba par un trou du haut du ciel, Chien et Femme suivirent et atterrirent sur le dos de Tortue. Aataentsic était alors enceinte de jumeaux⁶⁴. Mais enceinte de qui, puisqu'Homme n'habitait pas le monde premier d'Aa-taentsic ? De Chien ? Oui, ainsi que nous l'enseignent de nombreux autres mythes d'Amérique. Ainsi, dans le chapitre « la femme au chien » de son livre *Histoire de Lynx*, Lévi-Strauss nous rapporte différentes versions d'un mythe de l'accouplement de Femme originelle et de Chien. L'héroïne est engrassée contre son gré par un amoureux, chien le jour et beau jeune homme la nuit. Elle donne naissance à des

chiots dont elle brûle les peaux pour en faire des humains sauf pour une fille qui soit demeurera chienne, soit deviendra humaine à moitié⁶⁵. Le chien apparaît donc quasi humain et, à cet égard, il est un conjoint doublement inacceptable à cause de sa nature animale (trop grand éloignement) et parce qu'il est « un germain au titre d'animal domestique et de frère inférieur » (trop grande proximité)⁶⁶. Au chien est donc associée une sexualité illégitime et le chaos dont, selon un mythe chipewyan, les humains seraient sortis avec l'arrivée d'Homme, un géant à la tête dans les nuages, qui a aplani la terre, et, de son bâton de marche, tracé rivières et lacs qu'il a remplis d'eau :

Il a pris le chien et l'a déchiré en morceaux ; il lança ses entrailles dans les lacs et rivières leur commandant de devenir les différentes espèces de poissons ; il dispersa ensuite sa chair sur la terre lui commandant de devenir les différentes sortes de bêtes et d'animaux terrestres ; il déchira également sa peau en petits morceaux qu'il lança dans l'air, lui commandant de devenir toutes les espèces d'oiseaux ; après cela il donna à la femme et à ses enfants le plein pouvoir de tuer, de manger et de ne jamais s'abstenir de tuer, pour cela il leur commanda à tous de se multiplier pour qu'elle en ait usage en abondance⁶⁷.

En somme, animaux et humains tiennent leur origine de relations sexuelles entre Femme et Chien, donc d'une relation sexuelle doublement interdite parce qu'à la fois trop proche en conséquence incestueuse, entre un humain et un presque humain et trop éloignée entre un humain et un animal (bestialité) (...) le chien serait, pour l'ensemble des animaux, une menace. Dans la mythologie des Penobscots, un sous-groupe abénaquis, le héros fondateur aurait, avant que l'homme n'apparaisse, réuni les animaux pour savoir quel serait leur comportement quand l'homme viendrait vivre parmi eux : Le héros questionna les diverses espèces d'animaux. L'orignal (...) déclara qu'il allait fuir. L'écureuil roux menaça qu'il transporterait un homme dans l'arbre le plus proche et lui grignoterait la tête. En ce temps l'écureuil était aussi gros qu'un orignal, mais à la suite de cette menace le héros le saisit et le fuma jusqu'à ce qu'il rétrécisse à sa taille actuelle, devenant ainsi nullement menaçant mais, certes d'esprit tout aussi peu soumis. Les autres bêtes partirent rageuses, tout en se secouant et en disant que l'homme serait trop pauvre. Finalement un animal se leva et offrit de vivre avec l'homme, de partager sa pauvreté. C'était le chien. Alors, le héros, après avoir remercié le chien, parla aux autres et ordonna que tous les animaux qui étaient partis en se secouant devraient désormais craindre non seulement l'homme, mais également le chien. Depuis ce temps, l'homme et son compagnon canin ont maintenu leur partenariat de chasse⁷⁷. L'homme apparaissait « pauvre » c'est-à-dire dépourvu et faible face aux autres animaux, mais depuis que le chien a quitté le monde des animaux pour aller vivre avec l'homme, le rapport est renversé et désormais, ensemble tous deux sont menaçants. (...) Le chien dans les sociétés amérindiennes, est donc un animal frontière entre le chaos et l'ordre social, entre l'animal et l'humain, entre la femme et l'homme, entre l'allié et l'ennemi, entre l'humain et les esprits, il est à l'origine de la vie et à son terme, nourriture lui-même et pourvoyeur de viande des bois, partageant le même ouragan et coprophage

(Denys Delâge : « Vos chiens ont plus d'esprit que les nôtres » - *Histoire des chiens dans la rencontre des Français et des Amérindiens – Le Revue des dix Numéro 59, 2005*)

Document n° 4 : remise en cause du « naturalisme »

Cette question des « mondes » (*Umwelt*) est d'autant plus pertinente que les sociétés humaine et animale coexistent au sein de territoires juxtaposés, articulés, qu'ils soient naturels, urbanisés, ou consacrés à la production agricole et à l'élevage. Ces sociétés interagissent. Mais, selon l'opinion courante, les humains seuls disposent de la réflexivité nécessaire pour gérer, réguler et contrôler ces territoires. Or, de plus en plus de travaux s'accordent pour dire que les sociétés animales, sauvages ou domestiques, tiennent compte des comportements et des pratiques des hommes, adaptent leurs conduites et modifient leurs déplacements en fonction d'eux.

Ces ajustements reposent sur une mémoire générationnelle et des formes de transmission qu'on peine à mesurer et à analyser. Mais tant la psychologie que l'éthologie cognitive pointent la dimension essentielle de l'empathie, de la communication *des* et *par* les émotions, dans ces ajustements comportementaux, à l'échelle de l'individu et du groupe. Ainsi, nous partons du principe que chaque espèce évolue dans un monde sensible (*Umwelt*) qui lui est propre et qui façonne ses émotions. Et nous postulons que les émotions, et les dispositions affectives qui en résultent, sont un instrument approprié pour appréhender les sociétés animales, précisément parce que les humains (dont les chercheurs) partagent des émotions avec les animaux du fait d'une origine commune et possèdent par conséquent l'appareil cognitif nécessaire à un tel décryptage.

(Florent Kohler, « Sociabilités animales », *Études rurales* n°189 – 2012)

RÔLE DE L'ABATTAGE INDUSTRIEL DANS LE DEVELOPPEMENT DU CAPITALISME

Document 4 : Description des abattoirs de Chicago par Max Weber

De passage à Chicago lors de son premier voyage aux États-Unis, en 1904, Max Weber donne dans une lettre une description saisissante de la ville selon le point de vue d'un observateur européen : « *L'une des villes les plus ahurissantes est Chicago. Au bord du lac, on trouve quelques quartiers résidentiels agréables et de belle apparence, la plupart avec des maisons de pierre au style imposant et massif, et tout de suite derrière, ce sont de vieilles maisonnettes en bois comme on en trouve dans l'Helgoland. Viennent ensuite les logements des ouvriers et la saleté inimaginable des rues : pas de pavage ou bien un misérable revêtement dès qu'on s'éloigne des quartiers résidentiels. Dans le centre-ville, entre les gratte-ciel, l'état des rues est absolument épouvantable. [...]* » A perte de vue, c'est un immense réservoir humain. En quittant le centre, on suit Halsted Street sur toute sa longueur, interminable — vingt miles anglais, je crois —, en longeant des pâtés de maisons qui portent des inscriptions en grec — *Xenodocheion, etc.* —, puis d'autres avec des gargotes chinoises, des réclames polonaises, des brasseries allemandes, jusqu'aux abattoirs. Là, aussi loin qu'on puisse voir depuis la tour de la société Armour & Co., il n'y a qu'une immense étendue d'immondices, et des troupeaux qui meuglent et qui bêlent. Mais à l'horizon, tout autour — car la ville s'étend encore sur des miles et des miles avant de se fondre dans les faubourgs —, il y a des églises et des chapelles, des édicules d'ascenseur, des cheminées qui fument (ici tous les grands hôtels ont leur ascenseur à vapeur) et des maisons de toutes tailles. Ce sont pour la plupart de petites maisons pour deux familles tout au plus (d'où les dimensions gigantesques de la ville) et leur propreté varie avec la nationalité des occupants.

« *L'enfer s'est déchaîné sur les abattoirs : une grève a échoué, avec des quantités d'Italiens et de Noirs briseurs de grève ; des coups de feu quotidiens avec des douzaines de morts de part et d'autre ; un autobus a été renversé et une douzaine de femmes sont mortes écrasées parce qu'un non-syndiqué y avait pris place ; il y eu des attentats à la dynamite contre le métro aérien, et un wagon a déraillé avant de plonger dans la rivière. (...) A l'exception des quartiers vraiment résidentiels, toute cette énorme ville — plus étendue que Londres ! — ressemble à un homme écorché dont on verrait fonctionner les viscères. Car on peut tout voir : le soir, par exemple, dans une rue périphérique du centre-ville, les prostituées sont placées dans une vitrine éclairée à l'électricité, avec des indications de prix ! L'une des particularités de la ville, comme de New York, c'est la persistance d'une culture spécifique judéo-allemande. Des théâtres proposent *Le Marchand de Venise* en yiddish (avec un *Shylock* victorieux, d'ailleurs) et des pièces authentiquement juives. [...]*

« *On est frappé partout par le caractère trépidant du travail, surtout dans les abattoirs avec leur "océan de sang", où plusieurs milliers de bovins et de porcs sont abattus chaque jour. Dès que le boeuf, entré sans méfiance dans l'abattoir, est assommé par une masse et s'écroule, il est saisi et hissé par un crampon de fer et commence son voyage, sans cesse déplacé devant toute une série d'ouvriers qui lui retirent les viscères, le dépouillent, etc. ; mais ceux-ci sont toujours asservis, dans la cadence du travail, à la machine qui fait passer l'animal devant eux. On constate un rendement absolument incroyable dans cette atmosphère chargée de vapeur, d'odeurs d'excréments, de sang et de peaux ; j'ai rebroussé chemin en chancelant avec un jeune garçon qui me servait de guide pour 50 cents, afin de ne pas être enseveli sous les ordures. Ici, on peut suivre le porc, de l'étable à la saucisse ou à la boîte de conserve.*

« *A cinq heures, après le travail, les gens doivent souvent faire plusieurs heures de trajet pour rentrer chez eux. La compagnie des autobus a fait faillite ; depuis des années, elle est gérée, comme c'est l'usage, par un receiver qui n'a pas intérêt à activer le processus de liquidation et qui, par conséquent, n'achète pas de nouveaux bus. A tout moment, les vieux autobus ont des défaillances. Environ quatre cents personnes sont tuées ou estropiées chaque année dans des accidents. Selon la loi, chaque décès coûte 5 000 dollars à la compagnie (pour la veuve ou les héritiers), chaque dommage corporel lui coûte 10 000 dollars (pour l'intéressé), tant que la compagnie ne prend pas certaines mesures préventives. Mais la compagnie a calculé que ces quatre cents indemnités lui coûtent moins cher que les mesures préventives souhaitables et par conséquent ne se soucie pas de les prendre. » (...)*

La description de Max Weber relève la plupart des traits qui font de Chicago une ville singulière où se donnent immédiatement à voir le développement rapide de la grande industrie et ses conséquences.

Chicago est en effet l'une des villes des États-Unis qui connaissent le développement le plus rapide dans la deuxième moitié du XIX^{ème} siècle. Bourgade de 4 500 habitants en 1840, la ville atteint 300 000 habitants en 1870, 500 000 en 1880, 1 700 000 en 1900, 2 700 000 en 1920. Les facteurs de ce développement sont multiples : la ville est un lieu d'implantation des industries liées à l'agriculture des plaines du Middle West — avec des abattoirs et des fabriques d'instruments agricoles, comme McCormick ; elle est la base arrière de la construction des chemins de fer vers l'ouest — un des principaux fabricants de wagons, la société Pullman, est installée à Chicago ; elle est le siège d'importantes industries sidérurgiques, d'imprimeries, d'usines de textile et de traitement du cuir ; un centre commercial dont le marché s'étend dans tout le Middle West. Le développement particulièrement rapide des industries et du commerce de Chicago s'accompagne de l'introduction de nombreuses innovations dans les entreprises. Par ses emplois locaux, mais aussi par son rôle de base arrière du développement vers l'ouest, la ville attire une masse d'immigrants venus, par vagues successives de toutes les parties de l'Europe : Allemagne, Irlande, Suède, Pologne, Russie, Bohême, Slovaquie, Italie, etc. Vers 1900, la moitié environ des habitants de la ville sont nés à l'étranger. Après 1914, Chicago reçoit, comme les autres grandes villes du nord des États-Unis, un nouveau flux d'immigrants : des Noirs venant des États ruraux du Sud.

Au cours de son développement, la ville est périodiquement agitée par des conflits ethniques opposant les immigrants les plus récemment arrivés à ceux qui les ont précédés, à propos notamment des emplois — c'est-à-dire des conditions de travail et de rémunération. Une sorte de hiérarchie des immigrants peut s'observer à tout moment, qui refléchit en partie l'ancienneté de leur arrivée. Dans les années 1860, ce sont ainsi les Irlandais qui se trouvent en bas de la hiérarchie sociale, rejoints les années suivantes par les Allemands, les Tchèques et les Scandinaves ; dans les années 1890, on trouve en bas de cette hiérarchie les immigrants originaires de l'Europe de l'Est et de l'Europe du Sud, qui sont eux-mêmes remplacés un peu plus tard par les Noirs. C'est également à Chicago que se produit l'une des premières émeutes raciales dont sont victimes les Noirs dans une ville du Nord, à la fin de juillet 1919.

(JM Chapoulié : « La tradition sociologique de Chicago – 1892-1961 » - Seuil-2001)

Document 5 : description de Chicago et de ses abattoirs par Paul Bourget

Un des énormes commerces de cette ville est celui de la viande. Les gens de Chicago en rougissent un peu. Autrefois, ils vous parlaient de leurs abattoirs avec cette bonhomie dans l'orgueil qui est un des charmes du grand parvenu. C'est la naïveté naturelle d'une force très simple et qui aime à se déployer ingénument. Ils sont lassés de s'entendre appeler par leurs détracteurs les habitants de Porcopolis. Ils se plaignent que leur ville soit toujours identifiée, comme on dit ici, avec cette brutale boucherie. [...] Elle aspire à ne plus être simplement la fournisseuse de nourriture qui, l'année dernière, par une seule de ces maisons, a dépecé un million sept cent cinquante mille porcs, un million quatre-vingt mille bœufs, six cent vingt-cinq mille moutons. [...] Pour l'étranger et qui veut se rendre compte de l'esprit dans lequel les Américains montent leurs vastes entreprises, ces abattoirs sont [...] un des documents les plus précieux. Une usine à tuerie, capable d'expédier en douze mois, aux quatre extrémités de cet immense continent, trois millions cinq cent mille bêtes dépecées et préparées, vaut la peine d'être regardée de près. [...]. Les directeurs de ces colossales fabriques à roastbeef et à jambons ont compris que d'admettre le public à bien voir leurs procédés de manipulation constitue la meilleure réclame, et ils ont rendu la visite dans leurs établissements, sinon attrayante, la répulsion physique est trop forte, au moins commode et complète. À la condition de tendre les nerfs une fois pour toutes, ce sont quelques-uns des endroits où l'on peut le mieux voir comment l'ingéniosité Américaine résout les problèmes d'une organisation prodigieusement compliquée. J'ai donc fait comme les touristes sans préjugés, je suis allé voir les Stocks Yards et la plus célèbre d'entre les Packing Houses, – ou maisons d'emballage, comme on les appelle, – de dépeçage plutôt, celle justement dont je viens de donner les chiffres d'opération. Cette promenade à travers cette maison de sang me restera comme un des souvenirs les plus étranges de mon voyage. [...] Nous entrons, les amis que j'accompagne et moi-même, dans une cour, une espèce de boyau plutôt,

encombrée de caisses, de charrettes et de gens. Un minuscule chemin de fer la traverse. Il porte les caisses vers un train qui attend sur sa voie, tout composé de wagons réfrigérateurs. [...] Des ouvriers déchargent ces caisses. D'autres vont et viennent, chacun visiblement occupé à une besogne différente. Rien qui sente l'ordre administratif, tel que nous le concevons, dans cette administration pourtant si bien ordonnée. Mais déjà un des ingénieurs nous a fait monter un escalier, et nous entrons dans une salle immense où flotte une vapeur d'étuve, mêlée d'une âcre et fade senteur qui nous prend à la gorge. Nous sommes dans le département réservé au dépeçage des porcs. Des centaines d'hommes y besognent que nous n'avons même pas le temps de regarder. Notre guide nous crie de nous effacer et nous voyons passer devant nous des files de porcs qui glissent, les ventres ouverts, leurs pattes de derrière pendues à une tringle le long de laquelle ils roulent du côté d'une voûte où d'autres bêtes attendent par d'innombrables files. Nous avançons, évitant de notre mieux ces étranges rencontres, pour arriver, les pieds englués dans une boue sanguinolente, jusqu'à la plate-forme d'où nous verrons le point de départ de tout ce travail qui paraît encore si confus, qui va nous devenir si simple, si facilement intelligible.

Les bêtes sont là, dans une espèce de fosse, grouillant et criant, comme si elles avaient la vision de l'horrible machine qui s'approche, et elles ne peuvent pas plus lui échapper qu'un condamné, le cou dans la lunette, à la guillotine. C'est une espèce de croc mobile qu'un homme abaisse, et il saisit une des bêtes par une corde qui leur lie à toutes les deux pieds de derrière. L'animal hurle, la tête pendante, le groin révolté, ses courtes pattes de devant agitées d'un mouvement spasmodique, et déjà le croc lancé sur une tringle a glissé. Il emporte la misérable proie jusqu'à l'enclos d'à côté, où un autre homme armé d'un long couteau l'égorge au passage, d'un coup si sûr et si profond qu'il ne le répète pas. La bête hurle d'un hurlement plus terrible. Une fusée de sang jaillit, épaisse comme un bras et toute noire. Le groin palpète plus douloureusement, les courtes pattes frémissent plus frénétiquement, et ce spasme d'agonie ne fait qu'accélérer le mouvement du croc qui continue de glisser jusqu'à un troisième belluaire. Ce dernier, d'un geste rapide, détache l'animal. Le croc remonte, et le corps s'abîme dans une espèce de canal-lavoir, rempli d'eau bouillante. Un râteau mécanique s'y démène d'un fébrile mouvement vibratoire. En quelques secondes, il agrippe la bête, il la tourne, la retourne, l'agrippe encore, et il jette le cadavre échaudé à une autre machine laquelle en quelques autres secondes l'a rasé de la hure à la queue. Une minute encore, un autre croc descend et une nouvelle tringle conduit ce qui fut, voici quelques secondes, un animal vivant et souffrant, du côté de cette voûte où j'ai aperçu dès l'entrée tant de dépouilles semblables. Et c'est déjà le tour d'un autre d'être égorgé, rasé, expédié. L'opération est si foudroyante de rapidité qu'on n'a pas le temps de sentir ce qu'elle a d'atroce. On n'a pas le temps de plaindre ces bêtes, pas le temps de s'étonner de la gaieté avec laquelle l'égorgeur, un géant roux, aux épaules larges à porter un bœuf, continue son épouvantable métier. [...]

Nous passons dans le département réservé aux bœufs. Ici l'agonie est différente. Point de cris, presque point de sang. Point d'attente nerveuse de la bête. Et la scène est plus terrible encore. Les animaux sont parqués, deux par deux, dans des stalles pareilles, moins la mangeoire, à celles d'une étable. On les voit, avec leur intelligence et leur douceur, qui essayent de s'accommoder à cet étroit espace. Ils regardent de leurs larges yeux doux, qui? L'assommeur debout dans un couloir ménagé un peu au-dessus d'eux. Cet homme tient à la main une masse d'acier, très mince. Il attend que la bête soit bien posée. On le voit qui, de la pointe de cette masse et doucement, ramène l'animal en le flattant. Tout d'un coup la masse se lève. Elle retombe et frappe au front le bœuf, qui s'écroule. Dans une minute, un croc l'aura enlevé, la bouche et les naseaux dégoûtant de sang, ses larges prunelles vitreuses noyées d'ombre, et, dans une autre minute, un autre homme aura détaché la peau de devant qui pendra comme un tablier, pour fendre le corps, le vider et l'expédier, toujours par ce procédé expéditif de la tringle, dans des chambres de glace, où des milliers attendent ainsi que l'heure arrive d'être portés et pendus de même dans des wagons qui attendent, qui vont partir. Je vois se fermer ainsi la dernière voiture d'un train qui s'ébranle. [...] Je ne sais qui a dit plaisamment qu'un porc entrât à l'abattoir de Chicago pour en ressortir un quart d'heure après, jambon, saucisson, saucisse, pommade à la graisse et reliure de Bible. C'est l'exagération humoristique, mais à peine chargée, du travail hâtif et minutieux que nous voyons s'accomplir sur les bêtes tuées tout à l'heure devant nous, et la distribution de ce travail, sa précision, sa simplicité, sa suite ininterrompue nous font oublier la férocité, utile mais intolérable, des scènes auxquelles nous avons assisté. Dans l'immense salle, des comptoirs se succèdent, placés sans trop d'ordre à la suite les uns des autres. Chaque membre de l'animal est détaché et utilisé, sans qu'un tendon ou un os soit

perdu. Ici d'un coup rapide, automatique et qui n'hésite jamais, un homme sépare les jambons d'abord, puis les pieds, — le temps de les jeter dans les chaudières qui vont les faire cuire et les fumer. Plus loin, une hache, mue mécaniquement, est en train de fabriquer de la chair à saucisse que des tuyaux de diverses grandeurs laissent sortir toute roulée, toute prête à être prise dans des peaux lavées et préparées à cet effet. [...] Ailleurs d'énormes récipients recueillent la graisse qui bout, qui ruisselle, et qui, mélangée savamment à quelques parties de crème, va se transformer en margarine, et s'épurer dans un battoir mécanique dont nous admirons la simplicité adroite. «C'est un ouvrier qui l'a inventée, nous dit notre guide. D'ailleurs, ajoute-t-il, presque toutes les machines qui fonctionnent ici ont été trouvées ou améliorées par les ouvriers...» Ce mot nous éclaire le vaste charnier que nous venons de parcourir. Nous comprenons ce que ces gens-là demandent à la machine qui, pour eux, prolonge, multiplie, achève le geste de l'homme. Nous sentons, une fois de plus, combien ils se laissent conduire par le besoin, comme ils excellent à mêler à leur effort personnel les complications de la mécanique, et comme aussi le moindre d'entre eux a des pouvoirs d'initiative, de vision directe et d'ajustage. Au retour, dans leur voiture, les visiteurs échangent leurs impressions sur les conditions de fonctionnement de cette énorme usine. Un de nous souligne [...] que la principale de ces données pratiques est le chemin de fer, et il rappelle que la locomotive a toujours été, entre les mains des Américains, une espèce d'outil à tout usage. N'ont-ils pas révolutionné l'art militaire et créé de toutes pièces la guerre moderne, telle que les Allemands devaient la pratiquer à nos dépens ? Dans la grande lutte nationale de 1860, ils ont les premiers montré quel parti on pouvait tirer des moyens nouveaux de locomotion. La longueur de leurs trains durant cette période est demeurée légendaire. L'établissement de boucherie au sujet duquel nous discutons, n'est qu'un cas particulier de cet universel emploi du chemin de fer, lequel lui-même n'est qu'un cas particulier de cette tournure d'esprit essentiellement Américaine: l'emploi constant du moyen nouveau. (1)»

(Paul Bourget – Compte rendu de la visite des usines Armour – 1893 – Reproduit dans Jean-Louis Peaucelle : « Du dépeçage à l'assemblage, l'invention du travail à la chaîne à Chicago et Détroit » - Gérer et comprendre n°73–Septembre 2003)

CHAPITRE II : L'ANIMÉ ET LE TRAVAIL

Document 6 : l'animal exclu du travail.

Les animaux, par définition et parce qu'ils ont toujours été renvoyés au registre de la nature, ont été exclus du travail. L'être humain travaille alors que l'abeille ne fait que suivre des procédures biologiques internes avec lesquelles elle ne peut rompre – c'est ce qu'écrivait Marx alors même que les animaux étaient massivement engagés dans le travail par le capitalisme industriel. Le travail est un « propre de l'homme » fondateur, celui qui résiste aujourd'hui le mieux à l'effritement de tous les « propres de l'homme » successifs : la culture [Lestel 2001], la morale [de Waal 2010], la sexualité [Bagemihl 1999], la perception de la mort [Masson et McCarthy 2001], la vie émotionnelle [Bekoff 2009]. Cette résistance est d'ailleurs surprenante si l'on considère que le vocabulaire attaché au travail est couramment utilisé pour rendre compte de l'investissement des animaux, notamment des chiens, dans des pans de plus en plus importants du travail. Les chiens « travaillent » pour les hôpitaux et les maisons de retraite; ils sont mobilisés par les pompiers, la police et l'armée. Ils ont droit à une certaine reconnaissance, voire à une retraite.

(Jocelyne Porcher et Elisabeth Lécrivain, « Bergers, chiens, brebis : un collectif de travail naturel ? », Études rurales n°189 – 2012)

Le chien guide d'aveugle

Document 7 : dressage ou apprentissage ?

Pour que les chiens coopèrent au travail du *care*, il faut que ce travail suscite *leur intérêt*. Dans le monde cynophile de l'éducation et du dressage des chiens, les théories behavioristes et comportementalistes du conditionnement trouvent un large écho. Récompensez un chien par une friandise et/ou un geste d'attention lorsqu'il adopte correctement un comportement demandé, et vous augmenterez la probabilité d'occurrence de ce comportement. Refusez-lui cette récompense lorsqu'il n'agit pas comme vous le souhaitez, et vous diminuerez chez votre chien la manifestation du comportement non souhaité. Telles sont les principales méthodes d'éducation et de dressage des chiens de travail et de compagnie. Or, si le spectre de Skinner et de

Pavlov plane au dessus de l'école, leurs théories ne constituent pas le fonds de culture du système éducatif de cette société anthropocanine. Les éducateurs de l'école adoptent pour la plupart une posture critique à l'encontre de ces théories du conditionnement. De leur point de vue, elles ne permettent pas le développement de l'initiative chez les chiens guides, qui est l'un des principaux objectifs de leur éducation. Par ailleurs, dans les interactions fondées sur la récompense, les chiens guides donnent moins d'importance à ce qui leur est donné – friandise ou geste d'attention – qu'à celui qui la donne – l'éducateur ou la personne aveugle. Iros, comme pour d'autres chiens guides, n'est pas un simple récepteur de *stimuli*. Il prête attention à celui ou celle qui juge son action. La *reconnaissance* occupe une position centrale dans la coopération des chiens au travail. Elle construit l'intérêt d'un chien guide pour son travail
(Sébastien Mouret : « Iros. Un chien guide d'aveugles, un travailleur du care. » - « Vacarme »- N° 70 - 2015/1)

Le chien de berger

Document 8 : chien de garde, chien de conduite

Au fur et à mesure que le travail s'est transformé, et selon les régions ou les pays, différentes races de chiens ont été sélectionnées pour leurs aptitudes. Tout comme en Angleterre – bien que beaucoup plus tardivement –, en France, on est progressivement passé du chien de berger, lourd et fort, chargé de protéger le troupeau que mène son maître, au chien de conduite, léger et souple, qui canalise les brebis sous les ordres du berger. Pour Xavier de Planhol, toutefois, le chien de conduite ne s'est pas imposé en France avant le XIXe siècle: [C'est] un petit chien, dont la principale qualité est la souplesse et la vivacité, qui doit pouvoir virevolter sans cesse autour du troupeau, [différent du] chien de défense, qui est un grand chien bâti pour se mesurer avec les bêtes fauves [...], qui, en dehors de ses explosions de colère, passe le plus clair de son temps à dormir [1969: 356].

(Jocelyne Porcher et Élisabeth Lécrivain, « Bergers, chiens, brebis : un collectif de travail naturel ? », *Études rurales* [En ligne], 189 - 2012)

Document 9 : Dressage ou éducation du chien de berger ?

Notons que les acceptions des termes « éducation » et « dressage » peuvent varier selon les personnes interrogées. Ainsi, pour l'un des formateurs : « *L'éducation, c'est ce qu'on apprend à tous les chiens, à obéir, à être respectueux envers son maître, ne pas lui passer devant, ne pas lui sauter dessus, ne pas monter sur son siège de voiture, ne pas tirer sur la laisse: ça, c'est de l'apprentissage, c'est de l'éducation quand même. Le dressage après, on attaque le vrai côté professionnel. C'est comme pour un chien d'arrêt : un chasseur qui a de très bons chiens, il va éduquer ses chiots, puis il va les emmener à la chasse pour leur apprendre leur vrai métier.* » Notons que les acceptions des termes « éducation » et « dressage » peuvent varier selon les personnes interrogées. Ainsi, pour l'un des formateurs : « *L'éducation, c'est ce qu'on apprend à tous les chiens, à obéir, à être respectueux envers son maître, ne pas lui passer devant, ne pas lui sauter dessus, ne pas monter sur son siège de voiture, ne pas tirer sur la laisse: ça, c'est de l'apprentissage, c'est de l'éducation quand même. Le dressage après, on attaque le vrai côté professionnel. C'est comme pour un chien d'arrêt : un chasseur qui a de très bons chiens, il va éduquer ses chiots, puis il va les emmener à la chasse pour leur apprendre leur vrai métier.* »

Un autre précise: « *Je n'aime pas utiliser le mot « dressage ». Je préfère « apprentissage ».*

Il s'agit en effet de répondre vite et bien aux injonctions du maître, berger ou non. Dans le travail avec les brebis, il s'agit de diriger les animaux, de les trier, de faire des lots, d'isoler un animal particulier... C'est un travail de précision pensé par le berger et exécuté par le chien. Dans les faits, et tout comme pour les humains, aucun travail n'est seulement un travail d'exécution. Le Border ne fait pas qu'exécuter les consignes bien qu'il sache le faire de manière impressionnante: il prend aussi des initiatives, petites ou grandes, souhaitées ou non. Un chien qui obéit aveuglément est à la fois source d'admiration et d'inquiétude, son dévouement au troupeau pouvant le mettre en danger. Le berger n'est pas toujours en mesure de voir et comprendre tout ce que son chien voit et comprend

Il faut qu'il travaille de lui-même un peu. Parce que, quand les brebis sont dehors par exemple, et que je suis en train de donner [à manger] aux agneaux, c'est lui qui s'occupe d'elles.

(Jocelyne Porcher et Élisabeth Lécrivain, « Bergers, chiens, brebis : un collectif de travail naturel ? », *Études rurales* n°189 – 2012)

Document 10 : l'animal travaille

Pour le sens commun, et bien souvent dans le rapport de l'individu au travail, travailler c'est faire face à des situations contraignantes et pénibles, voire éprouver de la souffrance. Le travail est fréquemment décrit et vécu, non comme une œuvre mais comme un labeur, contraire au plaisir et à la joie [Arendt 1983 ; Meda 1995]. Pourtant, travailler, ce n'est pas que souffrir, car, travailler, ce n'est pas que produire: c'est aussi vivre ensemble [Dejours 1993]. Travailler ne se résume pas à une rationalité économique mais renvoie à d'autres rationalités (identitaire, relationnelle, morale). Ainsi, dans le travail avec les animaux, la rationalité économique (la recherche de revenu) sert la rationalité relationnelle (la recherche de lien) : nous travaillons avec des animaux pour pouvoir vivre avec eux, et non l'inverse [Porcher 2002 et 2008]. (...) Mais le travail est invisible. Il est invisible parce qu'il implique des processus subjectifs et, aussi, en grande partie, parce qu'il est là où les procédures ne sont pas [Davezies 1993 ; Dejours 2003]. C'est-à-dire là où il faut inventer pour faire face au réel, lequel ne colle jamais vraiment aux procédures prescrites. Le travail réel n'est jamais vraiment le travail prescrit.

Les animaux, par définition et parce qu'ils ont toujours été renvoyés au registre de la nature, ont été exclus du travail. L'être humain travaille alors que l'abeille ne fait que suivre des procédures biologiques internes avec lesquelles elle ne peut rompre – c'est ce qu'écrivait Marx alors même que les animaux étaient massivement engagés dans le travail par le capitalisme industriel. Le travail est un « propre de l'homme » fondateur, celui qui résiste aujourd'hui le mieux à l'effritement de tous les « propres de l'homme » successifs : la culture [Lestel 2001], la morale [de Waal 2010], la sexualité [Bagemihl 1999], la perception de la mort [Masson et McCarthy 2001], la vie émotionnelle [Bekoff 2009]. Cette résistance est d'ailleurs surprenante si l'on considère que le vocabulaire attaché au travail est couramment utilisé pour rendre compte de l'investissement des animaux, notamment des chiens, dans des pans de plus en plus importants du travail. Les chiens « travaillent » pour les hôpitaux et les maisons de retraite; ils sont mobilisés par les pompiers, la police et l'armée. Ils ont droit à une certaine reconnaissance, voire à une retraite.

(Jocelyne Porcher et Élisabeth Lécrivain, « Bergers, chiens, brebis : un collectif de travail naturel ? », Études rurales n°189 – 2012)

Document 11 : apprentissage du Patou

Les formations à l'utilisation du Patou, qui enseignaient le détachement de l'humain pour favoriser l'attachement du chien au troupeau, ont laissé des traces chez les bergers. Certains restent encore sur le credo : Il ne doit pas être trop proche de l'homme. Il ne faut pas trop de familiarités.

D'autres y opposent de fortes réserves ou n'y ont jamais adhéré:

Les Patous, ils ont toujours été avec nous : tout petits on les caressait. Pourtant, à l'époque, [les formateurs] ne voulaient pas.

(Jocelyne Porcher et Élisabeth Lécrivain, « Bergers, chiens, brebis : un collectif de travail naturel ? », Études rurales n°189 – 2012)

Document 12 : le lien et le bien

Au contraire de ce que prétendent les théories utilitaristes, dans les sociétés humaines, le lien prime sur le bien [Mauss 1999 ; Caillé 2009], et c'est vraisemblablement aussi le cas dans de nombreuses sociétés animales [de Waal 2010]. Ainsi que l'écrivait Marx [1846], travailler est une voie d'accomplissement et de réalisation de soi par l'expression du potentiel créatif de chacun. Le travail peut apporter le pire – l'aliénation –, tant pour les humains que pour les animaux [Porcher 2009], mais il peut aussi apporter le meilleur et contribuer à notre émancipation [Porcher 2002 et 2011a]. Comme le souligne Christophe Dejours [1993], le travail peut en effet soit accroître notre sensibilité et nous ouvrir positivement au monde, soit participer à la dégradation de notre sensibilité, voire à sa destruction.

(Jocelyne Porcher et Élisabeth Lécrivain, « Bergers, chiens, brebis : un collectif de travail naturel ? », Études rurales n°189 – 2012)

LES VACHES TRAVAILLENT-ELLES ?

Document 13 : le travail des vaches

Les conduites des vaches entre elles. L'entretien de la paix sociale semble une nécessité. En effet, la fuite n'étant pas possible, le climat deviendrait vite insupportable si les vaches devenaient agressives entre elles. Il existe néanmoins des relations agonistiques entre les vaches (agression, menace, soumission) pour que la hiérarchie soit respectée ou pour faire valoir les liens d'amitié ou d'inimitié. Ce que nous avons pu observer des conduites des vaches entre elles est très proche de ce que décrivent les primatologues : exprimer de la jalousie, prendre la défense d'une amie, importuner sans but apparent, se provoquer, demander la permission...

Les vaches semblent donc « travailler » collectivement à ce que l'ambiance reste paisible. On peut faire l'hypothèse toutefois que le climat ne serait peut-être pas si tranquille avec une autre race de vaches. Mais, *a contrario*, des Prim'Holstein seraient-elles aussi douces entre elles dans d'autres conditions de vie qui ne nécessiteraient pas de maintenir un climat pacifique ?

Les règles. Pour l'éleveur, les choses sont claires : « Les règles, on doit s'y tenir sinon, on ne peut pas vivre ensemble ». Les vaches doivent « faire ce qu'elles ont à faire » et notamment respecter les consignes suivantes :

- ne pas se « coucher dans la merde », c'est-à-dire sur le sol, hors des logettes ;
- ne pas taper, ennuyer les autres vaches ;
- ne pas gêner les vaches qui veulent changer de zone ou entrer dans l'aire d'attente ;
- ne pas téter les autres vaches ;
- ne pas rechigner pour passer dans le robot ;
- ne pas mettre des coups de pied dans le robot ;
- ne pas monter dans l'auge ;
- ne pas mettre son pied au mauvais endroit au risque de détériorer les manchons ;
- ne pas sortir de l'aire d'attente ;
- ne pas traîner trop longtemps dans l'aire d'attente ;
- se lever rapidement quand Jean-Claude le demande ;
- ne pas désobéir aux règles et aux ordres de J.-C., « être correctes ».

Les tâches. L'observation des vaches dans la relation de travail avec l'éleveur nous a conduit à mettre en évidence trois types de tâches quotidiennes auxquelles correspondent implicitement des conduites animales associées. *a)* Inciter les vaches à aller dans le robot//aller dans le robot dès sollicitation et directement. *b)* Épandre du lithothamme² près des logettes et sur l'aire d'exercice//rester immobile pour ne pas gêner Christian. *c)* Nettoyer la logette//quitter rapidement la logette pour faciliter le travail de Christian.

L'analyse en direct des conduites des vaches et, *a posteriori*, des vidéos montre que la majorité des vaches respecte les règles. Néanmoins, certaines rusent et mettent en place différentes stratégies pour se soustraire à la volonté de l'éleveur. Une procédure inhabituelle « lithothamme dans les logettes » (d) nous a permis de mettre en évidence la capacité des vaches à s'adapter rapidement aux changements (...)

Les procédures habituelles.

a) Aller à la traite

Par exemple, dans l'une des séquences d'observation, sur les neuf vaches qu'il a poussées de cette façon, cinq vaches ont respecté les règles (elles sont allées dans l'étable sans qu'il ait besoin de les suivre pour leur indiquer la direction à prendre). L'une d'elle, Sonnette, a cependant tenté de les contourner, mais une petite tape lui a suffi pour descendre de sa logette et se diriger toute seule dans l'étable. Toutefois, une fois dans l'étable, elle s'est couchée. Quelques minutes après, quand Christian est arrivé, elle s'est levée rapidement et s'en est allée comme si elle savait qu'elle avait mal agi en n'allant pas dans l'aire, mais elle n'y est pas entrée pour autant. Christian a fini par la faire entrer par lui-même. Quatre vaches ont tenté de résister à la volonté de l'éleveur en utilisant des stratagèmes particuliers : Vitamine, passant à côté de Christian, se sauve et fait mine d'aller manger au cornadis pour l'éviter dès qu'elle s'aperçoit qu'il l'a remarquée, quant à Thoranche et Vendeuse (en prenant leur temps), elles se dirigent d'abord vers l'étable, mais attendent que Christian se rapproche d'elles avant d'y entrer vraiment (s'il avait fait demi-tour, on peut penser qu'elles seraient certainement restées dans la

stabulation). Ut, enfin, se retire vite et dans un mouvement, de crainte du cornadis, et elle s'enfuit vers l'étable dès que Christian l'effleure. Mais au lieu d'entrer dans l'étable, elle s'installe dans un autre cornadis ce qui oblige Christian à l'accompagner dans l'étable. Les règles implicites imposées par Christian sont donc tout à fait connues des vaches, mais elles tentent parfois d'y résister.

Lorsque les vaches qui doivent passer à la traite sont déjà dans l'étable (dix vaches ont été filmées dans ce cas), il les sollicite alors pour entrer dans l'aire d'attente. Christian leur met une petite tape, leur dit « allez » et les incite à entrer dans l'aire en se positionnant derrière elles. Trois vaches conciliantes entrent dans l'aire d'attente sans rechigner dès qu'elles sont descendues de leur logette (Uvée, Vermis et URSS). Les sept autres vaches filmées sont quant à elles plus réticentes et ont aussi élaboré des ruses pour tenter d'échapper aux ordres de Christian. Poussées devant l'entrée de l'aire par Christian, mais ne pouvant (ou ne voulant) pas y entrer, certaines vaches tentent de se réfugier vers « le filet »⁴, au petit trot. Si Christian les voit faire demi-tour dans ce but, il s'arrange pour leur barrer le passage en tendant les bras, ce qui les dissuade d'avancer plus (Vanitie : deux fois dont une fois où elle a réussi à filer, Uvée et Vanneuse). D'autres vaches que Christian est en train de conduire vers l'aire d'attente trouvent une parade de contournement des ordres, une feinte, comme elles le font avec le cornadis dans la stabulation, en se réfugiant dans une logette (parfois même déjà prise par une autre vache !) ou en se mettant derrière une autre vache comme pour se cacher de la vue de Christian. Vultueuse, que Christian aime bien (et qui se cachait derrière Verduze), et Urbaine ont agi de la sorte. À cette occasion Christian a dit à Vultueuse : « Faut quand même pas déconner, ça fait un petit moment que t'es là ! » et à Urbaine : « T'es contente de ta connerie toi ? Bouge tes fesses ! ». Une dernière manière de montrer son manque de motivation : se déplacer très lentement et attendre que Christian élève la voix. Ainsi de Vertue qui est descendue très mollement de sa logette après un cri de Christian, « Oh ! », mais qui s'est ensuite dirigée vers l'aire d'attente sans rechigner davantage.(...)Là encore, Tiphaine a pu discerner plusieurs comportements différents chez les vaches. Certaines d'entre elles préfèrent éviter le contact (ou plutôt la claquer ou le coup) et se lèvent et/ ou descendent de leur logette bien avant que Christian n'arrive à leur niveau, notamment Vanitie (qui a eu l'occasion de goûter aux réprimandes musclées de Christian et qui ne veut probablement pas les tester à nouveau). Cette attitude leur permet également de se lever en douceur, d'avoir le temps de s'étirer, mais aussi de sortir tranquillement de leur logette. En effet, si Christian arrive à leur hauteur et qu'elles n'ont pas encore bougé, il les presse à son propre rythme. D'autres vaches se lèvent avant l'arrivée de Christian pour avoir le temps de s'étirer, mais attendent la dernière minute pour descendre de leur logette (mais sans attendre le contact avec Christian). Par ce comportement, les vaches veulent-elles montrer à Christian qu'elles sont suffisamment disciplinées pour obéir mais qu'elles tiennent à conserver un certain rythme lent par opposition au sien ? Parmi les vaches qui agissent de la sorte, Porche, « une vache nerveuse que j'aime assez parce que... Je trouve qu'elle vieillit bien, elle a du caractère, mais un peu trop nerveuse... Du coup, pas assez calme », et Sémentine qu'il aime bien aussi : « La cinquante-sept, je l'aime vraiment, et la Tante était pareil, quand elles sont décidées, elles partent au robot ». Ténèbre a eu la conduite la plus éloquente : elle se lève quand Christian fait la logette d'à côté, puis comme il va fermer le filet avant de commencer la sienne, Ténèbre en profite pour rester dans sa logette. Elle surveille Christian et attend qu'il revienne vers elle pour enfin descendre de sa logette. Enfin, onze vaches seulement sur les quarante-six filmées attendent que Christian arrive à leur hauteur et leur mette un coup de pied ou une claquer pour les faire lever et descendre de leur logette, soit moins du quart des vaches. La plus grande représentante est Ultra : elle attend toujours quelques claques de la part de Christian pour descendre de sa logette. Étrangement, Christian a tendance à ne pas la presser, à attendre patiemment (mais pas trop quand même) son bon vouloir. Comme Christian l'apprécie beaucoup, il est sans doute plus enclin à lui laisser le temps de faire ce qu'il lui demande : « Elle croise quelqu'un, elle se laisse pas faire, hein ?! Quand elle se décide, la cinquante-six, à aller au robot, elle fait un peu comme la quatre, elle double tout le monde ! Et ça, c'est vrai que ça me plaît un peu. C'est des caractères qui me plaisent. Elles ne se laissent pas faire. »

Jocelyne Porcher, Tiphaine Schmitt : « Les vaches collaborent-elles au travail ? - Une question de sociologie » Revue du MAUSS » n° 35 - 2010/1

CHAPITRE III : L'ANIMAL CHASSEUR ET COMBATTANT

Document 14 : Réciprocité homme-animal chez les Cris de la baie James

32La vision du monde des Cris de Waswanipi transparait dans les conversations courantes sur la chasse. Suivant la vision des chasseurs, les animaux sont tués en partie parce les humains en savent plus qu'eux, mais les techniques de chasse que ce savoir leur fournit ne sont pas si efficaces qu'un animal ne puisse malgré tout leur échapper. Les chasseurs retirent aussi de ce savoir la faculté de séduire psychologiquement l'animal.

33Faire ce que le castor veut, par exemple, c'est le satisfaire et diminuer par là même sa résistance à faire don de soi pour aider un chasseur en détresse. Les chasseurs doivent être à l'écoute du castor et ne se montrer ni trop brusques ni trop pressants.

« H.F. – Est-ce que ce sont les animaux eux-mêmes qui décident si un homme peut les attraper ?

J.O. – [Oui.] Parfois il peut jurer que les animaux ont le pressentiment que la mort arrive, ils la sentent.

H.F. – Est-ce qu'un animal ne fait que se donner au chasseur ?

J.O. – Non.

H.F. – Quand le chasseur ne peut pas tuer l'animal qu'il veut, est-ce qu'il réessaie ?

J.O. – S'il ne le tue pas du premier coup, il le laisse. S'il le revoit, il réessaie.

H.F. – Pourquoi cela ?

J.O. – Quand le chasseur laisse l'animal, celui-ci pense qu'il a fait du bon travail et que le chasseur ne pouvait pas le tuer. Mais pendant que l'animal pense comme ça, alors le chasseur le prend par surprise.

H.F. – Pour être un bon chasseur, vous devez surpasser l'animal ?

J.O. – Je ne dirais pas ça. Les animaux et les chasseurs changent, je ne dirais pas que cela suffise à faire un bon chasseur. Peut-être qu'une fois ça marche et une autre fois non. Ça varie selon le gibier, ça dépend de la taille de l'animal, de sa rapidité de pensée » (notes de terrain, 25 septembre 1970).

34La gêne éprouvée par J.O. devant la manière dont je formulais ma dernière question est due en partie au postulat qui sous-tend l'idée de surpasser un animal, comme si c'était le chasseur qui contrôlait en dernière instance le dénouement de la chasse. En ne cherchant pas à contrôler l'animal, le chasseur fait la démonstration qu'il mérite bien de recevoir un don.

35Les déclarations cries assimilant le gibier à un don peuvent passer comme purement opportunistes aux yeux des non-Cris. Elles ne sauraient toutefois être disqualifiées comme de simples dérobades morales. Les communications venant des animaux au cours d'une chasse contraignent les chasseurs à se restreindre à une quantité de prises qui ne correspond pas au seuil à partir duquel le gibier serait menacé de diminution. Les modalités de ces choix, les stratégies de chasse et la preuve objective de leur efficacité ont été analysées ailleurs à propos de la chasse au castor et à l'orignal (Feit 1973), de la pêche (Berkes 1977) et de la chasse à l'oie (Scott 1989b). Les chasseurs ne parlent donc pas des dons animaux à seule fin de justifier leur pratique mais limitent leur capture de sorte à préserver les populations animales et à favoriser la santé des survivantes. Le fait qu'en traitant le gibier comme un don le chasseur s'impose de décider s'il convient ou non de chasser et le fait que de telles décisions contribuent à la préservation des animaux témoignent de ce que parler et penser les animaux comme dons fait vraiment sens pour les Cris, et qu'il ne s'agit pas là seulement d'une rhétorique.

Le côté intime de la chasse

36Penser la chasse comme un processus de communication autant que comme une capture, et comme une succession de rencontres avec différents gibiers plutôt que comme un événement singulier, aide à comprendre certaines affirmations des chasseurs cris selon lesquelles ils ne chassent pas seulement des animaux en tant que représentants d'une espèce, par exemple un orignal ou un ours, mais qu'ils chassent des individus-animaux. Certains chasseurs en arrivent à connaître les habitudes spécifiques et les idiosyncrasies de l'animal dont ils relèvent les traces au cours de la traque ; ils parviennent à découvrir ses préférences alimentaires, apprennent combien de petits il a eus, comment il se repose, fait ses besoins ou marche, sur quel type de terrain il choisit de se déplacer, quelles heures du jour et quel temps il préfère, ainsi que le degré de logique de ses habitudes. Les Cris disent qu'ils commencent par faire la connaissance de l'animal, qu'ils chassent ensuite comme un individu unique.

37Ce savoir fonctionne également dans l'autre sens : les animaux apprennent leurs chasseurs. De nombreux chasseurs affirment qu'ils veulent avoir des vêtements attirants et qu'ils font tout pour

maintenir leur équipement en bon état et souvent bien décoré, avec l'idée que cela plaît aux animaux qui les connaissent et qui les voient. Colin Scott a remarqué que les Cris font le parallèle entre chasser et chercher à séduire une femme, et que bon nombre de termes de la langue crie ont une signification dans ces deux domaines : *mitwaaschaau* peut signifier « il tire » et « il éjacule », *paaschikan* fait référence à la fois au fusil et au pénis, et *spichinaakin* signifie également l'étui du fusil et le préservatif (Scott 1996 : 75). Le don animal n'est pas anonyme. Il est l'expression d'une relation personnelle, voire intime.

38La question de savoir si les animaux ont la faculté de parler constitue un sujet de désaccord pour les Cris que j'ai rencontrés. L'opinion la plus répandue est que les plus gros animaux, à partir de la taille du castor environ, peuvent comprendre ce que leur disent les Cris mais non parler entre eux. L'ours noir a cependant la réputation de comprendre le discours humain et, à l'appui de cette affirmation, on cite souvent une expérience maintes fois survenue. En hiver, quand les chasseurs trouvent des ours dans leurs tanières sous la neige, ils peuvent se mettre à fumer ou à manifester d'autres signes de respect vis-à-vis de l'ours, puis ils peuvent l'appeler pour le réveiller et le faire sortir de sa tanière tout en le tapotant avec de longs bâtons pour le stimuler. Le fait qu'un animal si fort et potentiellement si dangereux se réveille d'une manière relativement calme signifie qu'il est conscient de la requête respectueuse du chasseur et qu'il consent à s'offrir.

39Cette anecdote et bien d'autres soulignent les relations étroites, voire intimes, que les chasseurs entretiennent à titre individuel avec les animaux. Certains récits mêlent parfois des séquences tirées de rêves et de rencontres véritables

(Harvey A. Feit : « Les animaux comme partenaires de chasse - Réciprocité chez les Cris de la baie James » - Terrain n°34 – Mars 2000)

CHAPITRE IV : L'ANIMAL COMME OBJET ET COMME PROIE

Document 15 : faire de l'animal à abattre un coupable

« (...) les jeunes de la province de Soria, en Espagne, justifiaient la cruelle course des coqs (un coq était enterré jusqu'au cou et les participants, yeux bandés, essayaient tour à tour de lui détacher la tête d'un coup de bâton) : « C'en est fini, monsieur le coq, de dormir avec les poulettes, c'en est fini de bon matin, de saluer le jour qui vient » (Baroja 1979 : 80). »

(Dalla Bernardina Sergio : « Une Personne pas tout à fait comme les autres. L'animal et son statut » - L'Homme, 1991, tome 31 n°120)

Document 16 : faire de l'animal à abattre un coupable (suite)

« (...) un cas de manipulation préalable de la victime qui présente tous les traits d'une expérience critique est la cérémonie de l'ours pratiquée chez les Aïnous. Arlette Leroi-Gourhan, dans une étude récente, retrace en détail les vicissitudes de ce bouc émissaire. D'abord le préambule. Chaque année un petit ours est capturé dans les montagnes et amené au village où il reçoit le même traitement chaleureux qu'on réserve aux enfants indigènes. Adopté, allaité par une femme, choyé et caressé comme les autres enfants de la communauté, il bénéficie du statut de « parent en visite ». Même sur le plan officiel, il est désigné comme un pair, comme un véritable sujet. D'où le caractère « délicat » de sa mise à mort qui requiert de nombreuses précautions rituelles. Le jour fatidique on fait sortir l'animal et « on lui fait faire le tour du village en lui expliquant gentiment tous les détails de la fête, compensation à toute la tribu des ours pour les futures mises à mort. Il est nécessaire qu'il puisse raconter toute la grandeur de la cérémonie, ainsi d'autres seront-ils heureux de venir chez ces hommes qui les traitent si bien et n'éprouveront-ils pas cette colère qui les pousserait peut-être à détruire les huttes du village » (Leroi-Gourhan 1989: 117-118). « Ensuite », poursuit l'ethnologue, « pour une raison que nous ne saisissons pas, mais qui, peut-être, a pour but, comme dans les corridas,

de fatiguer l'animal, chacun commence à le malmener, à le mettre en colère en le tirillant de tous côtés, en le piquant avec une branche où sont noués des Inaos, ou en le tapant avec des grands bois garnis de feuilles de bambou. » Enfin « l'ours est emmené sur la grande place du village et attaché à un pieu. Tout le monde se rassemble. C'est alors que le chef de la cérémonie prend son arc et tire le premier trait. Officiellement, celui-ci devrait le tuer, toutefois les autres hommes le criblent maintenant de flèches. A proximité, deux grosses poutres ont été posées sur le sol, l'ours y est traîné, mourant ou déjà mort et on lui brise le cou. Un morceau de bois est introduit au travers de la mâchoire et la dépouille est transportée devant la palissade. Les femmes clament leur indignation et frappent les hommes pour leur cruauté, les vieilles pleurent mais, bientôt, les jeunes se mettent à danser »

(Dalla Bernardina Sergio : « Une Personne pas tout à fait comme les autres. L'animal et son statut » - L'Homme, 1991, tome 31 n°120)

Document 17 : faire de l'animal à abattre un coupable (suite)

Cette nécessité de repousser préalablement l'animal du côté de l'altérité n'est donc pas une exclusive des sociétés pré-modernes. Si les Aïnous et les horticulteurs mélanésiens, avec leur violence « pieuse », visaient à *mandare in bestia* le « frère de l'homme », et si les chasseurs inconstants découvrent que leur vaillant auxiliaire « n'est plus ce qu'il était », les paysans du village français de Minot se bornent, eux, à constater, juste avant l'abattage, que dans leur ferme s'est produite une métamorphose analogue : « En engraisant, le cochon prend nom et rang de ' Monsieur '. On l'appelle ainsi parce qu'il est bien soigné, qu'il est beau, tout blanc, tout rose, et qu'il fait du bien — surtout après sa mort. Mais on s'attache à lui et on a mal au cœur le jour où il faut le tuer. Aussi, un beau matin, on décide que l'animal est devenu méchant, comme pour alléger le crime. De même la fermière, lorsqu'il lui faut choisir une bête dans sa basse-cour, prend celle qui est trop vieille, celle qui n'est plus bonne à rien, celui qui embête les autres. Et c'est ainsi qu'on annonce l'exécution du cochon : Demain matin, Marcel tue le cochon pour chez Noiret. Ils en ont élevé trois, on va tuer celui qui est méchant. Ginette dit qu'à chaque fois qu'elle va lui porter à manger, il veut mordre ! C'est embêtant, un cochon qui devient méchant. ' » (Verdier 1979 : 25.)

(Dalla Bernardina Sergio : « Une Personne pas tout à fait comme les autres. L'animal et son statut » - L'Homme, 1991, tome 31 n°120)

Document 18 : chasse amoureuse

Nous voyons ainsi le lièvre (de préférence *la* lièvre, tant que la scène se maintient sur un ton idyllique) dépeint dans le rôle d'une créature *snella e timidetta* (élancée et très timide) qui entraîne ses admirateurs dans une sorte de quête sentimentale : « tutti accorrete, o miei compagni — exhorte le chien du poète dilettante G. Bugada — l'orme ho rinvenuto di colei che bramo » (venez vite, les copains, j'ai repéré les empreintes de celle que je convoite)²³. La bécasse y est présentée comme une voluptueuse sirène dont la rencontre fait tomber amoureux les chiens-prétendants²⁴ ; le chamois apparaît plutôt comme un sujet *timidissimo* qui fuit l'homme dès qu'il s'aperçoit de sa présence, ou comme une silhouette séduisante exposée à l'appréciation des connaisseurs : « Oh la belle *camoscia* ! — déclame le poète local G. Savon (1866) — Qu'elle est bien faite ! Quel beau regard amoureux, quel beau poil. On aurait dit qu'elle était née pour rendre heureux les chasseurs au ciel »²⁵.

(Dalla Bernardina Sergio : « Une Personne pas tout à fait comme les autres. L'animal et son statut » - L'Homme, 1991, tome 31 n°120)

CHAPITRE V : COHABITATION ANIMAL-HUMAIN

Document 19 : noms canins, prénoms humains

Les 10 millions de chiens se partagent en effet plus de 600 000 prénoms différents⁴. Pour comprendre ce registre, examinons tout d'abord les prénoms les plus donnés. Il y a deux types de «prénom fréquent» : les prénoms correspondant à la «lettre-année» et les prénoms qui dérogent à cette règle.

1- Les prénoms du palmarès «lettre-années» (Filou, Fidji, Flash, Fripouille, Falco, Ficelle, Frimousse, l'année des F ;

Etoile, Eclair, Eclipse, Easy, l'année des E; Domino, Duchesse, Diabolo, Caline, Chipie, Champion, Caramel, Cachou, Bambou, Brutus, Bandit...) sonnent souvent à l'oreille comme des noms de chiens classiques. Mais comme pour les prénoms des humains, les prénoms des chiens évoluent dans le temps: le goût des propriétaires change. Entre 1986 et 2006, Betty perd 7 places alors que Bianca en gagne 5 ; entre 1987 et 2007, Chloé, Clovis, Cyrus et Champion disparaissent du palmarès, alors qu'entrent Cachou, Cannelle et Chanel.

2- Le palmarès des prénoms hors-lettre-année (c'est-à-dire en éliminant les prénoms qui commencent par la lettre de l'année) montre aussi des évolutions dans le temps. Maya et Lola, année après année, entre 1998 et 2009, montent dans le classement, remplaçant Tina et Chipie. Le prénom Belle finit par chuter en bas du classement, il sera remplacé ensuite par Bella (qui partage, avec d'autres prénoms, la terminaison en -A).

Ces changements et évolutions indiquent au minimum que l'attribution d'un prénom fait l'objet, comme pour les prénoms humains, d'une recherche esthétique, et que des populations situées à des périodes historiques distinctes vont choisir des prénoms différents. Et donc que le registre n'est pas clos. Ces palmarès mouvants indiquent aussi que les prénoms des chiens sont, relativement fréquemment, des prénoms donnés aussi à des bébés humains en France.

Tab. 1 Palmarès des prénoms

1983	2003	1985	2005
ULYSSE	ULYSSE	ATHOS	ATHOS
ULLA	UGO	ARIANE	ATHENA
UGO	ULLA	ALTESSE	ALTESSE
URSULA	UNA	ANAIS	APACHE
UDINE	ULANE	ALPHA	ANIS
URANIE	ULKA	ALDO	ALTO
URIELLE	ULK	AXEL	ALDO
ULA	UNO	ARAMIS	ARAMIS
URUS	URSULA	ARTHUR	ARTHUR
UBU	UTAH	ANDY	AMBRE
1979	1999	1990	2010
PRINCE	PRINCE	FANNY	FIDJI
PRINCESSE	PRINCESSE	FIDJI	FILOU
PEGGY	PERLE	FILOU	FLASH
PACHA	PACHA	FLASH	FALCO
POLKA	PRISCA	FLORA	FIONA
PIRATE	POLKA	FIONA	FLORA
PENELOPE	PRALINE	FALCO	FANNY
PUCE	PIRATE	FANY	FLEUR
PILOU	PILOU	FELIX	FIRST
PRISCA	PRUNE	FRIMOUSSE	FICELLE

Baptiste Coulmont : *Des prénoms qui ont du chien : le partage des prénoms entre hommes et chiens* - « Annales de démographie historique » n° 131- 2016/1

Document 20 : le *qimmiq*, chien inuit

Les Inuits accordaient aussi beaucoup d'importance au fait d'avoir un chien de tête compétent. Comme le souligne Nutaraq, le chien placé à la tête de l'attelage et le mâle dominant de la meute n'étaient pas nécessairement le même animal (Oosten et Laugrand, 2001 : 104). Le chien de tête pouvait être mâle ou femelle, alpha ou bêta, cela avait peu d'importance. Tout dépendait de ce que l'on recherchait et des besoins du moment. Selon Weetaluktuk, le mâle ne se perdait jamais, alors que la femelle avait beaucoup plus d'endurance (Tumivut, 2000 : 41). Un bon chien de tête devait encourager les autres chiens à augmenter la cadence de leur course et ne devait jamais se perdre. Sa première qualité était cependant de comprendre rapidement les ordres de son maître, en particulier en ce qui concerne la marche, l'arrêt et les changements de direction (Saladin d'Anglure, 2006 : 216-217). Il devait aussi flairer la piste d'animaux à chasser. Les Inuits de la région de l'île de Baffin plaçaient parfois une femelle en chaleur à la tête de l'attelage pour encourager les mâles à courir (Freuchen, 1935 : 174).

Le *qimmiq* ne faisait pas que tirer le traîneau et transporter des charges ; il participait aussi activement à la chasse. Il flairait les pistes, poursuivait les animaux et pouvait même être un partenaire absolument essentiel de la chasse elle-même, comme dans la chasse à l'ours. D'ailleurs, chez plusieurs populations inuites, le *qimmiq* était plus utile pour la chasse que pour le transport. Cela était particulièrement vrai chez les Inuits de l'Arctique central canadien, qui dépendaient de la chasse au phoque en hiver. Le seul moyen de chasser le phoque durant cette période était de trouver un trou de respiration entretenu dans la banquise par un phoque et d'y demeurer patiemment, sans bouger, sans faire de bruit et surtout en restant face au vent pour que le phoque ne puisse sentir l'odeur du chasseur, jusqu'à ce qu'il vienne y respirer. Ces trous de respirations étant presque invisibles à l'œil nu, c'est le *qimmiq* qui les trouvait grâce à son flair. Cependant, amener un *qimmiq* à la chasse au phoque était une entreprise délicate dans la mesure où cette chasse exige patience et silence. Si le phoque peut sentir l'odeur des humains et des chiens à travers son trou de respiration, il peut également entendre les pas sur la banquise. Les *qimmiit* devaient donc demeurer calmes durant toute la durée de la chasse, de manière à ne pas alerter le phoque. En fait, les *qimmiit* mal entraînés nuisaient aux chasseurs (Shannon, 1997 : 39-40). Le *qimmiq* pouvait aussi aider les Inuits durant la chasse à l'ours. La technique de chasse, attestée dans toutes les régions de l'Arctique, consistait à traquer l'ours en traîneau puis à décrocher les chiens pour qu'ils l'attaquent. Ils ne le tuaient pas, mais le fatiguaient assez pour que le chasseur puisse le tuer avec une lance ou même par strangulation (Balikci, 1970 ; Bennett et Rowley, 2004 ; Freuchen 1935 ; Freuchen, 1961 ; Mary-Rousselière, 1984 ; Tumivut, 2000). Le *qimmiq* ne participait cependant pas à la chasse au caribou, car il aurait fait fuir les troupeaux, ni à la chasse au morse, bien qu'il fût utile pour aider les chasseurs à tirer leurs carcasses hors de l'eau.

(Francis Lévesque : « Ni animal de compagnie, ni animal de travail : proximité et mise à l'écart du qimmiq (chien) dans les familles inuites de l'Arctique central canadien avant la sédentarisation » - Enfances, Familles, Générations Numéro 32 – 2019)

Document 21 : les noms de bovidés

Dans la société française du XIX^e et du début du XX^e siècle par exemple, les bovins portent des noms qui tiennent compte de leurs particularités physiques, de leur caractère, de la couleur de leur robe. Ainsi, les bœufs d'attelage, dans les Vosges, s'appellent Firio (rouge dominant), Jance (jaune dominant), Grébi (« gris-bœuf », étymologiquement) ; les vaches sont Varée (« variée » : ce sont celles de race vosgienne à la robe striée de noire, avec une large marque blanche sur l'échine), Mignonne, Marquise, Brunette... (Méchin 1983) ; on pourrait parler de noms génériques puisqu'ils ne varient pas ou très peu et qu'ils sont repris systématiquement lorsqu'ils sont disponibles. Ces noms stéréotypés décrivent plus qu'ils ne nomment, ils permettent cependant de désigner l'ani-mal, voire de l'interpeller. Et l'on constate que dans les troupeaux modernes, hautement performants de Normandie, cette règle fonctionne toujours. Analysant les généalogies de certains élevages, Hubert Godefroy (1995 : 79) remarque : « [...] les lignées femelles assurent la continuité dans le temps. Le rythme naturel d'un vêlage par an donne une base solide à la perception de la lignée qui est identifiée par un nom générique. [...] on repère des noms de fleurs (Anémone, Amarante, Jardinière), des noms de souveraines (Reinette, Duchesse, Impératrice, Kaiserine). On reconnaît aussi un parti pris d'homophonie des dernières syllabes (Racine, Badine, Grenadine,

Katine). Mais plusieurs principes de nomination peuvent opérer sur une même lignée. » La dénomination du cheval de travail fonctionne selon les mêmes critères¹ ; dans *Germinal* (Zola 2000 [1885]), celui qui tire les wagons dans la mine n'a pas de pedigree : « [...] c'était Bataille, le doyen de la mine, un cheval blanc qui avait dix ans de fond [...] » Ainsi cette désignation s'exerce-t-elle à peu de frais : le corpus des noms est limité et, sauf cas particulier, hors de la sphère des prénoms humains. La désignation des animaux de compagnie se plie aussi, le plus souvent, à cette règle: Jean Giono, grand amateur de chiens aura, d'après son biographe, successivement « Puck, bâtard noir à gilet blanc qui mourra très vieux, puis un autre bâtard Pataud donné par un cousin [...], Cadet le roux [...] plus tard l'épagneul Bobby [qui meurt en 60] » (Citron 1995 : 143) ; hormis Bobby, diminutif plutôt que prénom et d'origine étrangère de surcroît — il faudra y revenir — tous les autres noms sont des désignatifs assez conventionnels (non humains et non descriptifs). En littérature, lorsque d'aventure le héros est un chien, on retrouve ce même code implicite: Virginia Woolf (1979 [1933]) raconte l'histoire de Flush (un cocker) qui vit dans la famille des Barrett, dans un roman éponyme, et Paul Auster celle des errances de *Mister Bones* (Monsieur Os) à Baltimore dans *Tombouctou* (1999). C'est lorsqu'il est en nombre et indifférencié que l'animal disparaît, en tant qu'individu.(...) La règle est générale : l'animal, destiné à terminer sa carrière en viande de consommation, n'a pas de nom : comment ne pas être hanté par les affres de l'homophagie si une rupture minimale dans l'ordre du symbolique n'est pas respectée ? Le témoignage recueilli par Claudine Fabre-Vas sas (1982 : 170) sur un cochon devenu impossible à manger est, à ce propos, exemplaire : « C'était chez nous, à Carcassonne, en 1937 ou 1938, j'étais encore au lycée, en seconde, je devais avoir quinze ou seize ans, il y avait toujours eu des animaux à la maison : une pie, une poule apprivoisée. C'était une idée de papa, « comme nous avons un jardin, on pourrait faire venir un cochon », et nous l'avons acheté tout petit. On l'appelait Jaquetou, il avait sa cabane dans le jardin, il était sage, il avait compris toutes les allées et venues. Quand mon père plantait des radis, je me souviens, il le suivait tranquillement sans rien démolir. Quand le facteur sonnait, il entendait la clochette, il faisait le tour et venait l'attendre à la porte, après il le raccompagnait [...] J'avais pas trop écouté ce qui se disait à table et un jour en rentrant du lycée, à midi, j'ai vu comme du brouillard, j'ai senti une fumée : « — Mais qu'est-ce qui s'est passé ? — On a tué Jaquetou ! » J'ai pleuré, j'ai été bouleversée, j'en ai été malade. Ils avaient dû faire venir un voisin pour le tuer mais tous, même mon père et ma mère, on a boudé ces plats, cette graisse, cette viande, on n'a pas pu en manger, c'était pas possible. Vous comprenez c'était un familier, [...] il était gentil, il suivait comme un chien. On n'a pas pu. » La « bonne distance », souligne C. Fabre-Vas sas (1982 : 172), doit impérativement être préservée « sinon c'est son propre enfant que l'on tue et que l'on mange.

(Méchin C. 2004. – *Les enjeux de la nomination animale dans la société française contemporaine*.
Anthropozoologica n°39 – 2004)

Document 22 : Les trois dimensions de la forte proximité entre humains et chiens ou chats.

La proximité subjective

Au début du questionnaire, la consigne était la suivante : « Bonjour. Nous vous remercions de participer à cette enquête menée dans le cadre de la licence 2 de Sciences Sociales à l'Université Paris Descartes, et dans le cadre du Centre de recherches sur les liens sociaux (CNRS). Elle s'adresse aux personnes ayant chez elles un chat ou un chien dont elles se considèrent proches. Elle vise à mieux connaître les relations qu'elles entretiennent avec cet animal. Vous devez répondre à titre personnel à ce questionnaire, et pas au nom de votre couple ou de votre famille. C'est votre relation entre vous personnellement et votre animal qui nous intéresse. » Au cours du questionnaire, après plusieurs questions sur la relation avec leur animal, venait cette question : « Sur une échelle de 1 à 10, 1 signifiant peu proche et 10 très proche, donnez l'indication chiffrée de votre proximité à votre animal ». Les effectifs pour les notes étaient les suivantes :

- Note 10 : 1062 personnes
- Note 9 : 574 personnes
- Note 8 : 865 personnes
- Note 7 : 348 personnes
- Note 6 : 100 personnes
- Note 5 et moins : 119 personnes.

Conformément à la consigne initiale, peu d'individus ont donné une note très faible. On retient quatre classes de proximité subjective : a) très, très forte, si note 10 ; b) très forte, si note 9 ; c) forte, si note 8 ; d) moins forte, si notes 7 et moins.

La proximité tactile

La deuxième dimension, plus objective, était construite à partir des réponses à cinq questions portant sur une proximité corporelle avec l'animal familial. Un score a été attribué à chacune des réponses pour construire un score global dont la répartition a donné lieu à une échelle de proximité à quatre niveaux. Les cinq questions ayant servi à la création de cette variable sont les suivantes :

- « Hier, pendant la soirée, avez-vous caressé ou câliné votre animal ? », (0,5 point si l'enquêté a répondu « Oui », 0 point s'il a répondu « Non ») ;
- « Avez-vous trouvé agréable de le caresser ? », (question posée uniquement aux répondants « Oui » à la question précédente, 1 point si l'enquêté a répondu « Oui, beaucoup », 0,5 point si l'enquêté a répondu « Oui, un peu », et 0 point si l'enquêté a répondu « Non ») ;
- « La nuit dernière l'animal a-t-il dormi une partie de la nuit dans votre chambre ? », (1 point si l'enquêté a répondu « Oui toute la nuit », 0,5 point si l'enquêté a répondu « Oui, une partie de la nuit au moins » ; 0 point si l'enquêté a répondu « Non ») ;
- « Hier quand vous êtes rentré chez vous, avez-vous caressé votre animal avant toute autre chose ? », (1 point si l'enquêté a répondu « oui », 0 point si l'enquêté a répondu « je ne suis pas sorti de chez moi » ou « non ») ;
- « Vous arrive-t-il de trainer au lit le matin en compagnie de votre animal ? », (1 point si l'enquêté a répondu « Oui, souvent », 0,5 point si l'enquêté a répondu « Oui parfois », et 0 point si l'enquêté a répondu « Non, jamais »).

La totalité de ces points forme un score allant de 0 à 5 points d'intensité dans leurs contacts tactiles.

Les enquêtés ayant entre 0 et 1,5 point sont dans la catégorie « Très faible intensité tactile » ; ceux qui ont de 2 à 2,5 points sont dans la catégorie « Assez faible intensité tactile » ; ceux qui ont de 3 à 3,5 points sont codés « Assez forte intensité tactile » ; et enfin ceux qui obtiennent 4 ou 4,5 points forment la catégorie « Très forte intensité tactile ».

La proximité conversationnelle

La troisième dimension de forte proximité désigne la nature de certains échanges verbaux. Elle est élaborée en référence à la théorie de Peter Berger et Hans Kellner qui, dans « Le mariage et la construction sociale de la réalité » (1964), soulignent l'importance de la conversation entre les conjoints pour repérer les autres significatifs. C'est le support à la fois de la construction d'un monde commun, et de la consolidation de son propre monde, renforcé par cette validation. Avec la prise en compte de cette dimension spécifique, nous remettons en cause, comme de nombreux propriétaires de chiens et de chats, la coupure radicale entre l'humain et l'animal, en pensant que le même processus peut jouer dans l'interaction personnalisée entre un adulte, un enfant et un animal familial. L'animal de compagnie peut être aussi un autre significatif, du point de vue l'adulte engagé dans une relation avec lui.

Là encore, les entretiens de pré-enquête montraient que de nombreuses personnes proches d'un chat ou d'un chien racontaient leurs échanges verbaux. En prenant appui sur leurs récits, nous avons élaboré cinq questions, servant de support à un indice de proximité conversationnelle :

- « Au cours de la dernière semaine, avez-vous parlé de votre journée à votre animal ? », (2 points si l'enquêté a répondu « Oui presque tous les jours », 1 point s'il a répondu « Oui, à plusieurs occasions », 0,5 point s'il a répondu « Oui rarement ») ;
- « Au cours de la dernière semaine avez-vous fait au moins un compliment à votre animal ? », (1 point si l'enquêté a répondu « Oui, assez souvent », 0,5 point s'il a répondu « Oui, rarement », 0 point s'il a répondu « Non ») ;
- « Au cours de la dernière semaine, vous êtes-vous confié à votre animal ? », (1 point si la réponse est « Oui », 0,5 point si c'est la réponse « Non, pas au cours de la dernière semaine », et 0 point si la réponse est « Non je ne me confie jamais à mon animal ») ;
- « Pensez-vous que votre animal vous comprend ? » (1 point si l'enquêté a répondu « Oui, il me comprend vraiment », 0 point s'il a répondu « Oui, il comprend surtout mon ton » ou « Non ») ;

- « Hier quand vous avez quitté votre logement, avez-vous dit un mot d'au revoir à votre animal ? » (0,5 point si la réponse est « Oui », 0 point si la réponse est « Non »).
Au final, à partir de la répartition des notes globales, a été construite une variable en quatre modalités, désignant des niveaux de proximité conversationnelle : de 0 à 1,5 point, les enquêtés sont « Très peu proches » ; de 2 à 2,5 points, ils sont « Assez peu proches » ; de 3 à 4 points, ils sont considérés comme « Assez proches », et enfin de 4,5 à 5,5 points, ils sont alors « Très proches ».

Tableau 1
Les variables qui influencent la proximité tactile

Tableau 1. Les variables qui influencent la proximité tactile

Variables sociologiques	% Intensité de proximité tactile			
	Très peu forte	Peu forte	Assez forte	Très forte
<i>Âge</i>				
26 ans et moins	9,5	17,3	28,2	45,0
De 27 à 42 ans	13,5	23,9	28,3	34,3
Plus de 42 ans	15,6	28,0	29,7	26,7
<i>Situation parentale</i>				
À un ou plusieurs enfant(s)	19,1	31,5	26,0	23,4
N'a pas d'enfant	10,0	19,5	29,6	40,8
<i>Milieu social*sexe</i>				
Femmes milieu populaire	9,7	21,4	29,5	39,4
Hommes milieu populaire	18,7	28,1	26,3	26,9
Femmes milieu moyen	12,6	23,8	29,2	34,4
Hommes milieu moyen	25,2	30,6	27,2	17,0
Femmes milieu cadre	11,4	23,5	27,0	38,1
Hommes milieu cadre	22,0	26,3	34,7	16,9
<i>Socialisation antérieure</i>				
A vécu avec un animal chez ses parents	10,8	22,2	28,4	38,6
N'a pas vécu avec un animal chez ses parents	19,2	22,9	28,6	29,3
<i>Lieu d'habitation</i>				
Campagne	14,0	27,6	29,0	29,4
Ville	12,2	21,2	28,7	37,9
<i>Type de logement</i>				
Maison sans jardin	10,1	24,7	24,7	40,4
Appartement	10,8	16,9	30,4	41,9
Maison avec jardin	15,9	31,1	26,9	26,1
<i>Religion</i>				
Croyant pratiquant	21,2	28,8	24,4	25,6
Croyant non pratiquant	14,4	26,1	26,5	33,0
Non croyant	11,9	21,1	29,0	38,0

% horizontaux. Les pourcentages ont été calculés sur l'ensemble des personnes ayant répondu à la question. Nous avons supprimé les "sans réponses" car cela constituait un effectif très faible. Lecture : 45 % des plus jeunes sont très proches tactilement de leur animal alors que c'est le cas de 26.7 % des plus âgés.

Tableau 2
Les variables qui influencent la proximité conversationnelle

Tableau 2. Les variables qui influencent la proximité conversationnelle

Variables sociologiques	% Intensité de proximité conversationnelle			
	Très peu forte	Peu forte	Assez forte	Très Forte
<i>Âge</i>				
26 ans et moins	26,0	24,7	26,6	22,6
De 27 à 42 ans	29,7	27,5	23,3	19,6
Plus de 42 ans	33,0	22,1	24,4	20,5
<i>Situation parentale</i>				
À un ou plusieurs enfant(s)	37,0	25,7	21,0	16,3
N'a pas d'enfant	26,1	23,7	27,2	23,0
<i>Milieu social*sexe</i>				
Femmes milieu populaire	21,1	27,1	26,2	25,6
Hommes milieu populaire	34,5	25,1	22,8	17,5
Femmes milieu moyen	28,4	25,7	25,9	19,9
Hommes milieu moyen	52,4	21,8	18,4	7,5
Femmes milieu cadre	31,7	24,0	25,2	19,1
Hommes milieu cadre	57,6	19,5	16,1	6,8
<i>Socialisation antérieure</i>				
A vécu avec un animal chez ses parents	25,9	24,9	25,8	23,4
N'a pas vécu avec un animal chez ses parents	36,6	22,5	25,8	15,0
<i>Lieu d'habitation</i>				
Campagne	25,3	25,5	24,3	24,9
Ville	31,1	24,7	25,2	19,1
<i>Type de logement</i>				
Maison sans jardin	24,7	24,7	21,3	29,2
Appartement	39,7	24,2	26,3	19,8
Maison avec jardin	29,6	25,5	23,2	21,7
<i>Religion</i>				
Croyant pratiquant	34,6	19,2	27,6	18,6
Croyant non pratiquant	25,4	26,5	27,5	21,9
Non croyant	30,0	25,5	24,3	20,2

% horizontaux. Une variable indépendante sera considérée comme ayant une influence lorsqu'il y a un écart d'au moins 5 points entre les pourcentages des modalités de cette variable.

Tableau 3
Les variables qui influencent la proximité subjective au chien, au chat

Tableau 3. Les variables qui influencent la proximité subjective au chien, au chat

Variables sociologiques	Intensité de proximité subjective			
	Plus faible proximité	Forte proximité	Très forte proximité	Très très forte proximité
<i>Situation parentale</i>				
À un ou plusieurs enfant(s)	25	26	18	32
N'a pas d'enfant	12	23	23	42
<i>Milieu social*sexe</i>				
Femmes milieu populaire	14	23	20	43
Hommes milieu populaire	29	26	22	23
Femmes milieu moyen	18	24	18	40
Hommes milieu moyen	39	27	14	20
Femmes milieu cadre	18	24	23	34
Hommes milieu cadre	35	29	16	20
<i>Socialisation antérieure</i>				
A vécu avec un animal chez ses parents pendant son enfance	18	24	18	40
N'a pas vécu avec un animal chez ses parents	39	27	14	20
<i>Type de logement</i>				
Maison sans jardin	17	26	26	31
Appartement	21	22	20	37
Maison avec jardin	19	24	20	38
Proximités				
<i>Conversationnelle</i>				
Très peu proche	40	29	14	18
Assez peu proche	20	25	22	33
Assez proche	11	24	24	42
Très proche	3	12	22	63
<i>Tactile</i>				
Très peu proche	51	29	12	8
Assez peu proche	26	26	19	29
Assez proche	18	27	19	36
Très proche	7	16	24	53

% horizontaux

Tableau 4**La proximité subjective et le sentiment d'appartenance**

Tableau 4. La proximité subjective et le sentiment d'appartenance

Proximité subjective	Estimez-vous que votre animal est un membre de la famille ?		
	Non c'est autre chose	Oui, mais pas au même titre que les humains	Oui à part entière
Très très forte proximité	1	13	86
Très forte proximité	2	22	76
Forte proximité	5	44	50
Plus faible proximité	16	54	30

% horizontaux

Tableau 5

Les comportements les plus associés au fait de considérer son animal familier comme un membre de la famille « à part entière ».

Tableau 5. Les comportements les plus associés au fait de considérer son animal familier comme un membre de la famille « à part entière ».

Écart	Items
51,3	J'aimerais l'emmener en vacances toujours avec moi
48,2	Je lui donne le surnom de « bébé », « fils », « fille »
47,3	Je pense à sa mort, avec chagrin
42,9	J'ai beaucoup de photos de lui
41,6	Je le mets en fond d'écran
40,1	Je donne la note maximale à ma proximité avec lui
38,4	J'échange souvent des photos avec d'autres
38,3	Je pense souvent à lui dans la journée
36,6	Il me reconforte souvent
34,6	Il me comprend vraiment
33,7	Je l'appelle par un surnom
32,9	J'ai trouvé agréable de le caresser
32,8	Il dort dans ma chambre une bonne partie de la nuit
31,2	Je lui dis au revoir avant de partir

Une forte association est mesurée par un écart d'au moins trente points, pour une modalité considérée, entre les personnes qui répondent « c'est un membre de la famille, à part entière » et celles qui répondent « ce n'est pas un membre de la famille ».

Lecture : 51,3 points d'écart pour la réponse « J'aimerais l'emmener avec moi » entre le groupe des personnes pour qui l'animal est un membre de leur famille à part entière et le groupe de celles pour qui leur animal n'est pas un membre de leur famille.

Tableau 6
Les différences selon le chien ou le chat

Tableau 6. Les différences selon le chien ou le chat

Animal	Degré de proximité conversationnelle			
	Très proche	Assez proche	Assez peu proche	Très peu proche
Un chat	18	23	25	34
Un chien	24	27	25	24
	Degré de proximité tactile			
	Très proche	Assez proche	Assez peu proche	Très peu proche
Un chat	40	31	17	12
Un chien	30	26	30	14
	Degré de proximité subjective			
	Très proche	Assez proche	Assez peu proche	Très peu proche
Un chat	24	25	19	32
Un chien	16	21	21	42
Animal	Estimez-vous que votre animal est un membre de la famille ?			
	Non, c'est autre chose	Oui, mais pas au même titre que les humains	Oui à part entière	
Un chat	6	33	61	
Un chien	4	28	69	

% horizontaux

(Emilie Morand et François de Singly : « Sociologie d'une forte proximité subjective au chat, au chien » - *Enfances, Familles, Générations* - Numéro 32 – 2019)

Document 23 : le cimetière de chiens propice au lien social

Se rendre au cimetière permet donc de sortir de cet isolement et d'engager la conversation avec les autres visiteurs. Le monument et la décoration de la tombe servent ainsi de déclencheur, tout comme le nourrissage des chats libres et l'entretien des plantations. On parle de la tombe que l'on trouve belle et auprès de laquelle on se sent bien. Une concessionnaire confie même y retourner au-delà des heures d'ouverture, sautant par-dessus la clôture afin de venir partager une pizza avec son ami, sur la tombe de sa chienne. Souvent, les conversations basculent vers d'autres sujets plus intimes. Dans les allées, on apprend vite l'histoire personnelle, les anecdotes familiales et les déboires de chacun. Untel raconte sa maladie, l'amour d'un proche qu'il n'a pas reçu, le décès d'un frère ou l'incompréhension des autres.

Les visiteurs trouvent en ce lieu un espace privilégié qui, par le biais de la « pellicule protectrice de l'ano-nymat », permet « le rejet hors de soi des poids de la vie affective, la délivrance d'inquiétudes et d'aveux qu'on ne confierait peut-être pas à un proche » [Péton-net, 1987 : 256]. Le cimetière d'Asnières est un de ces « lieux qui contiennent en permanence une médiation au pouvoir inusable » [Pétonnet, *ibid.*], facilitant la création de liens, donnant naissance à une écoute particulière, forgeant des amitiés. Entrées dans le groupe des concessionnaires depuis « le jour où c'est arrivé », ces femmes se connaissent, se tutoient et se

revoient parfois à l'extérieur. Une visite régulière peut être une façon de s'ouvrir à des personnes qui comprennent cet amour inconditionnel parfois jugé déraisonnable. Des solidarités émergent et des cadeaux s'échangent. Sur la tombe de la chienne Priska, on trouve ainsi un bibelot décoratif offert par les maîtres de Bob, chien décédé en 2000. Un message étrange accompagne le présent: « Pour Priska, de la part de Bob. » Les maîtres font donc en sorte que les animaux défunts leur parlent, mais ils s'attachent aussi à ce qu'ils se parlent entre eux. Les maîtres – on le voit à travers l'exemple de ce cadeau « venu de l'au-delà » – se comprennent et s'épaulent, loin des déconsidérations communes et douloureuses de l'extérieur. Ici, ils ne sont pas jugés et ne font pas l'objet de moqueries déplaisantes. Ils constituent un groupe homogène, une « communauté de croyants ». Passer les portes revient à s'immerger dans un lieu privilégié et protégé. Ce n'est pas une ville des morts comparable aux cimetières des hommes caractérisés par leurs allées froides et grises, mais au contraire, pour certains, un lieu bien vivant générateur de liens, d'investissements artistiques et personnels, qui permet, au-delà de la mort de l'animal chéri, de se réconcilier avec la vie et les vivants.

(Bérénice Gaillemain : « Vivre et construire la mort des animaux Le cimetière d'Asnières » - Ethnologie française » - 2009/3 Vol. 39)

LE CHIEN ET LA RUE

Document 24 : le chien protecteur

Comme autant de symboles de force, ces chiens au physique dissuasif rassurent également les maîtres, car le danger est omniprésent dans la zone. Gardiens hors pair, leur présence protectrice, parfois plus psychologique que réelle, reconforte leurs propriétaires. à l'instar de cette informatrice qui, depuis plus de vingt ans, sillonne l'Europe avec ses bergers, les ex-routards, désormais sédentarisés, s'attachent ainsi les services d'un chien pour écumer la ville. « La rue est devenue plus dangereuse aujourd'hui et la violence y est omniprésente » m'expliquait ainsi S., un itinérant de l'ancienne génération, désormais locataire d'un logement. « Au moment de la remise des aides sociales par exemple, si tu ne fais pas gaffe, t'es pas longtemps à te faire détrousser. Y a pas mal d'experts en la matière. Et pas forcément des gars de la zone. » (...). L'une des personnes interviewées durant cette enquête me racontait ainsi :

« Il y a quelques années, lors d'un festival de musique auquel je me suis rendu, je me suis endormi sur un banc avec mon chien, un petit bâtard. Je ne disais rien à personne et mon chien n'était pas vraiment du genre méchant ou agressif. Mais quand les gendarmes sont arrivés pour essayer de me réveiller, mon chien a réagi. Il a aboyé, montré les dents et essayé de pincer l'un des flics. Et ben, l'un des deux a dégainé son flingue et l'a abattu sous mes yeux ! » (J., homme, 53 ans, deux chiens). (...).auxiliaire vétérinaire m'expliquait d'ailleurs :

« La plupart du temps, ils ne sont pas attachés quand ils arrivent à la clinique vétérinaire, mais ce sont des chiens sympas qui obéissent bien, qui sont très sociables avec tous les autres chiens, les gens, les enfants. C'est assez drôle, d'ailleurs, de voir la réaction des gens quand ils voient ces marginaux avec leurs chiens en salle d'attente : ils ont tendance à avoir peur pour leur chien alors que c'est souvent le contraire, les chiens des marginaux sont bien plus sociables que les autres qui sont autour des jambes de leur maître. Même en consultation, pour tenir les chiens sur la table, je suis à la limite plus sûre de leurs chiens que des autres ; on peut leur faire n'importe quoi, ils ne disent rien, et si jamais ils ne veulent pas se laisser faire, ils se font engueuler. »

(Christophe Blanchard : « Ce que les noms des chiens des sans-abris révèlent de leurs maîtres ». Anthropozoologica 50 – 2015)

Document 25 : perdre son chien

Propriétaire d'un magnifique chien qui avait fini par le déborder en le mordant à plusieurs reprises, V. avait très vite essayé de chercher des solutions pour s'en débarrasser en le confiant à certains de ses proches, dans la rue. Personne n'étant en mesure de s'encombrer d'un tel animal, il avait alors étendu son investigation aux fermes voisines, sans succès. Finalement, c'est un vétérinaire qui avait résolu le « problème » en euthanasiant l'animal. Solution toxique et double peine au final pour le propriétaire car,

outre la souffrance morale d'avoir dû laisser son chien se faire piquer, le groupe auquel V. appartenait ne lui a jamais pardonné cet acte de « lâcheté » et d'« infamie ». V. fut exclu définitivement du groupe, condamné à errer seul dans la ville au vu et au su de ses juges qui continuent aujourd'hui encore, quatre ans après les faits, à le rejeter.

(Christophe Blanchard : « Vivre à la rue: quand le chien devient le ciment d'une culture familiale réinventée » - « Sens-Dessous » n° 16 - 2015/

Document 26 : le chien, marqueur biographique.

l'attachement à l'animal de compagnie peut devenir une alternative naturelle visant à compenser les manques passés.

« Moi, je considère que mon chien est mon meilleur ami. Je suis certain qu'il ne me fera jamais un coup de pute. Il ne me laissera jamais tomber, contrairement à beaucoup d'humains qui m'ont tourné le dos. Ma famille en premier ! Tous des salopards ! Par contre, Léo, lui, c'est un mec droit ! Et pourtant, quand tu le vois comme ça, on dirait pas, hein ? ! C'est pas un chien de race. C'est un beau bâtard, comme moi. Mais c'est ça notre force à lui et à moi. Les bâtards, ils sont francs. Ils sont pas pervers comme les pures races, hommes ou chiens ! Lui et moi, on est pareils et c'est aussi pour ça que les potes de la rue, ils l'aiment bien Léo. » (O., homme, 36 ans, un chien).

Si *Laszar*, *Scarface* ou *Escroc* positionnent bien ces maîtres du côté d'une insubordination revendiquée, les propriétaires s'amuse également en permanence avec des champs lexicaux se référant à certaines de leurs pratiques addictives (Tableau 4).

(...) « Mon chien s'appelle Kro à cause de la marque de bière ! Quand je l'ai récupéré, j'ai trouvé drôle d'avoir un chien avec un nom à mon image. Ça fait de l'effet quand je vais voir une assistante sociale et qu'elle me dit, en se croyant sympa : « Oh, il est beau ton chien, comment il s'appelle ? », et là je lui réponds : « Il s'appelle Kro, comme la marque de bière. » Ça me fait toujours triper car dans le passé, je me suis fait jeter de centres d'hébergement parce que je picolais trop. » (P., homme, 27 ans, un chien). Les *Subut*, *Kéta*, *Cock*, *LSD* et *Cannabis* que nous avons rencontrés durant nos enquêtes de terrain témoignent quant à eux, de façon exemplaire, que les pratiques toxicologiques couvrent un éventail très large,

(Christophe Blanchard : « Ce que les noms des chiens des sans-abris révèlent de leurs maîtres ». *Anthropozoologica* 50 – 2015)

Document 27 : Exemples de noms de chiens renvoyant au champ lexical de la survie.

Alien	Ginko	Revivor
Agility	Hulk	Rocky
Dexter	Highlander	Survivor
Dracula	Phoenix	Tout Risque

Exemples de noms de chiens renvoyant au champ lexical de la fidélité.

Argos	Copain	Poto
Amigo	Hachiko	Précieuse
Bernardo	Milou	Réglo

Exemples de noms de chiens renvoyant au champ lexical de l'enfance.

Azraël	Gamin	Schtroumpfette
Bébé	Lassie	Titi
Chipie	Magie	Toy
Fée	Mamie	Yabon

Exemples de noms de chiens renvoyant au champ lexical de la transgression.

Apache	FLB	Maniac
Bandit	Furieux	Nikita
Canaille	La Magouille	Opium
Escroc	Laszar	Zorro

(Christophe Blanchard : « Ce que les noms des chiens des sans-abris révèlent de leurs maîtres ». *Anthropozoologica* 50 – 2015)

Document 28 : le chien et la mort.

Afin que le deuil puisse se faire malgré tout, les propriétaires à la rue procèdent à quelques rituels funéraires assez caractéristiques, auxquels j'ai pu assister personnellement lors d'un « enterrement canin ». La cérémonie se déroula ainsi :

– Après avoir creusé à la va-vite un trou au fond d'un champ en friche, à proximité d'un vieux peuplier, le propriétaire et deux acolytes procédèrent à la mise en bière du chien dans un carton. L'animal, d'une quarantaine de kilos, fut préalablement recouvert de chaux vive, afin qu'il se dissolve au plus vite. La cérémonie ne dura pas plus d'un quart d'heure.

Ce genre d'enterrement est une pratique assez courante chez les propriétaires de la rue. S., de passage en Bretagne, m'explique ainsi que lorsqu'il retourne faire les saisons dans le sud de la France, il essaie toujours de faire un crochet par le petit village du Cantal où il a enterré son chien il y a trois ans :

« C'était mon premier chien. Un beau beauceron de 9 ans que ma grand-mère m'avait donné. C'était vraiment un chien extra, mais tu sais, 9-10 ans, c'est un peu une limite dans la rue. Les chiens n'ont pas une vie de tout repos, donc il avait atteint la limite. Quand je l'ai enterré, dans ce champ, ça a été dur. Mais c'est la vie comme on dit... » (S., homme, 32 ans, 2 chiens)

Les cérémonies ne s'accompagnent généralement pas de marques rituelles bien définies. Pas de prières ou de pierre tombale, le deuil demeure une affaire intime et surtout discrète. Parfois, certains trinqueront avec quelques canettes au-dessus du tombeau de ce « cher disparu » ; d'autres effectueront quelques marques dans un tronc ou sur une pierre pour se souvenir de l'en-droit exact où est enterré leur chien, mais la mémoire de l'animal défunt se perpétue en réalité à travers les quelques photos que les propriétaires endeuillés conservent précieusement sur eux. Le souvenir du chien disparu devient ainsi un sujet de discussion intarissable entre les maîtres, qui permet d'alimenter l'histoire collective du groupe.

(Christophe Blanchard : « Vivre à la rue: quand le chien devient le ciment d'une culture familiale réinventée » - « Sens-Dessous » n° 16 - 2015/2)

CHAPITRE V : PRISES DE POSITION

Document 29 : opposition à la libération des animaux.

Les animaux dont il est ici essentiellement question sont les animaux d'élevage. Ce sont eux en effet qui fournissent les arguments essentiels des « libérateurs », « l'élevage intensif » constituant, paradoxalement, le cœur de la démonstration contre l'« exploitation » mémoriale des animaux. Pourquoi paradoxalement ? Parce que les diverses théories de la libération animale conduisent à une rupture du lien avec les animaux domestiques, ce à quoi mènent également les orientations industrielles des « productions animales ». Qu'on les libère ou qu'on s'en libère, le résultat serait le même : un monde humain sans animaux, autrement dit l'enfer.

Le propre des animaux d'élevage est qu'ils sont historiquement impliqués avec les humains dans le monde du travail. Selon qu'il s'agit du ver à soie ou du cochon, l'implication, on le conçoit, est fort différente. Considérons, pour éviter les arguties cognitivo-hié-rarchiques sur l'intelligence des bêtes, les animaux d'élevage les plus proches de nous, à savoir les mammifères : vaches, moutons, chevaux, dromadaires, buffles, éléphants, cochons... Depuis les premiers temps des processus domesticatoires, il y a de cela une dizaine de millénaires, ces animaux vivent, travaillent et meurent avec nous. Ils ont construit avec nous les sociétés humaines. Ils sont constitutifs de notre identité collective et de notre identité subjective. Nous avons besoin d'eux pour être ce que nous sommes, c'est-à-dire des êtres humains. Ils représentent à leur façon, selon le terme des anthropologues mais dans un autre contexte, une altérité constituante. Ainsi que l'expriment de façon plus incarnée de nombreux éleveurs, ils font partie de notre famille, ils sont notre corps et notre âme même (...) confondant « élevage » et « production animale », « travail » et « exploitation », en ignorant la spécificité des animaux d'élevage, en niant nos liens, en rejetant l'amour dans les limbes – car ce n'est pas par amour des animaux que les libérateurs s'intéressent à eux, ce serait sans doute trop bêta, trop sentimental, c'est au nom « désaffecté » de la morale et de la justice –, ils jettent malencontreusement le bébé avec l'eau du bain. Les animaux d'élevage ne sont pas des esclaves, ce sont des partenaires de travail.(...) l'exploitation et la mise en esclavage occulte le fait que les animaux, différentes espèces animales, peuvent avoir un intérêt puissant à vivre avec des humains. Rappelons en effet que les animaux domestiques ont en majorité un statut de

proie. Quand vous êtes une brebis, la liberté qui vous apparaît le plus clairement est celle du loup et non pas la vôtre. Les bergers n'ont pas réduit les brebis en esclavage, ils ont construit une alliance capable de rassurer les animaux et à même de leur permettre de vivre sans la peur du prédateur. C'est cette alliance qui est mise à mal par la réintroduction de prédateurs (...) c'est la place de la mort dans le travail avec les animaux et les conditions de cette mort.(...) Le problème – et il se pose dans les mêmes termes pour nous-mêmes – n'est pas de « libérer » les animaux du travail, mais de transformer le travail en lui rendant sa dimension émancipatrice.(...) Travailler avec les animaux, c'est comprendre ce que c'est que vivre et mourir. Car, et c'est bien sûr ce pour quoi l'élevage est condamné par les libérateurs, le prix de la relation, c'est *in fine* la mort des animaux. Que la mort des bêtes close notre relation avec elles n'implique aucunement que la relation était un leurre, un artifice à notre entier bénéfice. Parce que la mort existe. Ce que, il est vrai, certains philosophes ont encore du mal à croire. Ce que nous pouvons aujourd'hui interroger par contre, prenant en compte les transformations du statut des animaux dans nos sociétés et l'évolution de nos sensibilités à leur égard, c'est la place de la mort dans le travail avec les animaux et les conditions de cette mort.

Le problème – et il se pose dans les mêmes termes pour nous-mêmes – n'est pas de « libérer » les animaux du travail, mais de transformer le travail en lui rendant sa dimension émancipatrice. Le travail participe de la construction de notre identité, de notre subjectivité et du lien social. Le travail crée entre humains et animaux un lien inattendu, surprenant et, comme le dit un éleveur, fabuleux. Ce n'est pas seulement la raison qui peut permettre de comprendre le sens de cette rencontre, c'est le corps. C'est notre corps vivant en relation avec celui des animaux, ce sont nos sens qui nous disent ce qu'il en est de ce lien et pourquoi il est important. Pour le saisir, il faut accepter de regarder les animaux, de les toucher, de les sentir, de les entendre. Nulle nécessité pour cela d'être un tantinet zoophile ; juste se hisser à leur niveau, prendre acte de notre petitesse, de nos incapacités, de notre manque d'in-telligence affective et intuitive. Il faut reconnaître la grandeur des animaux domestiques, leur générosité, leur patience, mais aussi leur lassitude, leur violence ou leur bêtise.

Allez, généreux libérateurs, au moins une fois dans votre existence raisonnable, rentrer les chèvres, les vaches ou les brebis pour la traite ou la tétée des jeunes. Soyez amoureux.(...) Il faut le dire, il y a chez certains de nos contemporains une terrible présomption à prétendre vivre *sans* les animaux domestiques. La revendication de « libération » ne fait que renforcer, en prétendant la réduire, la distance entre les humains et les animaux. Nous si forts humains, mâles, blancs, occidentaux, si généreux qu'après avoir libéré nos propres autrui malmenés, les Noirs et les femmes, portons notre magnanime attention à nos autrui à quatre pattes et prétendons leur accorder notre grâce et une liberté qu'ils n'ont pas demandée, comme si nous-mêmes, humains, savions définitivement ce qu'il en est de la liberté et de la domestication de l'homme par lui-même et par les animaux. Car les animaux nous domestiquent. Là est le mystère. Car les animaux nous éduquent. Là est leur grande faute. Parce que nous ne voulons pas être domestiqués ni éduqués par eux. Nous ne voulons rien leur devoir. Notre grandeur se suffit à elle-même. Hélas !

(Jocelyne Porcher Ne libérez pas les animaux ! Plaidoyer contre un conformisme « analphabète » « Revue du MAUSS » n° 29 - 2007/1)